Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 111 — 16 FEVRIER 1964 — Prix : 0,40 F

Editorial

LE PROCES DES SOCIALISTES A MADRID

TOUTE la Presse française et étrangère s'est occupée du dernier des grands procès ouverts par le régime franquisme contre les partis et les organisations antifascistes.

Cinquante-quatre militants du Parti Socialiste espagnol ont comparu devant leurs juges à Madrid. Les assises de ce procès ont été reculées jour après jour. Dans l'attente, certains des accusés sont même morts.

C'est la dernière en date des manifestations de la « justice » franquiste. Comme dans les procès précédents, contre des militants de la C.N.T., contre des basques ou de soi-disants communistes, le procureur — le « fiscal » — a requis des peines de prison, non pour les ACTIONS des inculpés, mais pour les IDEES de ces inculpés et pour leurs INTENTIONS « de réorganiser les cadres du parti ». La sollicitude du président fut telle qu'il a bien voulu résumer ce que l'on pourrait appeler « le fonds du problème » : On ne les persécute pas parce qu'ils ont des idées socialistes, mais parce qu'ils propagent ces idées.

C'est d'une originalité étonnante. L'Inquisition, à vrai dire, dans les moments de sa toute puissance, persécutait les hérétiques parce qu'ils montraient leurs idées hérétiques. Certains diront que c'était la seule raison valable de les arrêter et que si un homme se tait sur ce qu'il pense, nul ne saura jamais ses pensées et qu'on pourra difficilement le juger et condamner pour ses opinions. L'Inquisition, il est vrai, était d'une si mauvaise foi !

Tout le monde sait à quoi s'en tenir sur les libertés et les droits accordés aux citoyens en Espagne. C'est peut-être un des rares pays d'Europe — le seul, à part les pays qui sont sous la dictature communiste —, où l'on condamne des hommes, non pour ce qu'ils font, mais parce qu'ils disent ce qu'ils pensent. Le droit à la libre expression de la pensée, le premier droit garanti par la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, leur est refusé. A titre de mémoire, on se rappellera que l'Organisation des Nations Unies, dont l'Espagne de Franco fait partie, a souscrit à cette déclaration. En principe, donc, tout le monde a le droit de penser en socialiste, ou en républicain, ou en anarchiste. Mais, en Espagne, gare à eux, s'ils osent le dire, s'ils osent s'exprimer d'accord avec leurs pensée! L'Etat leur impose l'hypocrisie, leur impose le silence, les oblige à camoufler soigneusement leur pensée. Voilà en quoi consiste la démocratie organique créée par le général Franco. Voilà un exemple de la « libéralisation » de l'Espagne que l'on proclame aux quatre vents.

Sans aucun doute, le régime fera preuve d'une certaine « indulgence » envers ces inculpés. Ce sont des socialistes; ce ne sont pas des anarchistes. Dans la voie où le franquisme c'est engagé, il a tout intérêt à montrer patte blanche à ceux qui ne constituent pas un danger véritable pour le système. Réorganiser le Parti Socialiste est un délit, mais c'est un crime de moindre importance que de réorganiser la C.N.T. Il y a quelques mois on a condamné ces camarades à des lourdes peines pour le « crime » — c'est plus qu'un délit — d'avoir voulu réorganiser la C.N.T. à Valladolid et en Galicie. Douze, quatorze, vingt ans de bagne. De Jeunes Libertaires, comme Sanchez Ruano ont été condamnés au bagne à perpétuité, accusés de réorganisation de la F.I.J.L. Pour les socialistes du procès de Madrid, on demande des peines de quatre à six ans de prison.

Qu'ils n'aient été molestés davantage, nous nous en réjouissons, cela va sans dire, car ce sont des antifranquistes et ce qu'ils ont fait ne méritait pas un seul jour d'emprisonnement. Mais ce qu'avaient fait nos camarades condamnés à trente ans, non plus. Pourquoi cette différence établie entre procès et procès, si la justice franquiste n'était pas une odieuse caricature, fantoche du gouvernement, se montrant impitoyable ou miséricordieuse selon les convénances du généralissime ?

Ce procès ne sera pas le dernier. Malheureusement, il y a en aura d'autres. Bientôt ce sera le tour des mineurs des Asturies.

Et le monde note ces faits, puis n'y pense plus. S'il y pensait, si tous se sentaient personnellement concernés pour cette ignominie, il y a longtemps que le régime franquiste se serait effondré.

LES POUSSIERES COSMIQUES alourdissent la Terre

L'écorce de notre planète serait pour l'essentiel constituée de roches et poussières d'origine extra-terrestre : cette idée vient d'être lancée par un jeune chercheur français, M. Tovy Grjebine, du Centre des faibles radio-activités de Gif-sur-Yvette. D'après les observations et calculs de ce chercheur, il tomberait chaque jour sur la Terre une moyenne de 2 milliards 400 millions de tonnes de poussières provenant du cosmos. Cela représenterait donc une surcharge annuelle de 876 milliards de tonnes.

Les chiffres de M. Grjebine sont nettement supérieurs à tous ceux qui ont été avancés précédemment en ce domaine. Voilà seulement trois ans, le savant suédois Petterson avait établi que la Terre devait recevoir 10.000 tonnes de poussières cosmiques par jour. Des travaux soviétiques portaient ensuite ces estimations à 60.000 tonnes. Avec les données de M. Grjebine, nous voici loin du compte.

Voilà près d'un siècle que de mystérieuses poussières sombres découvertes dans les neiges et les glaces de l'Arctique avaient suggéré à l'explorateur suédois Nordenskjold qu'il y avait là une énigme. Nordenskjold refusa en effet de considérer que ces grains de poussières pouvaient être des résidus de fumées industrielles. Il supposa donc qu'il s'agissait de matériaux ayant une origine cosmique et qui s'étaient déposés à la surface de la Terre. Comme on le pense facile-

Par **Lucien BARNIER**

ment, cette théorie rencontra de nombreuses oppositions.

Mais un jour, l'océanographe Petterson, un savant suédois également, découvrit que certaines « billes » de métal presque pur qui tapissent çà et là les planchers océaniques ne pouvaient être que d'origine extra-terrestre. Il fallut expliquer comment d'infimes parcelles de nickel, de fer et de manganèse qui se promènent dans l'espace en viennent à s'assembler en nodules dans les fosses du Pacifique ou de l'Atlantique. Petterson établit que l'eau de mer joue le rôle d'un formidable bac de galvanoplastie et agglomère naturellement, les parcelles métalliques. Dès ce moment, on fut obligé d'admettre l'empoussièrage constant de notre planète et l'élaboration continue de certains minerais et roches à partir de cette poussière tombée de l'espace. Personne, toutefois, n'osait imaginer que notre saupoudrage de cendres spatiales pût atteindre une telle ampleur.

TRAQUER LA POUSSIERE

Utilisant les techniques ultra-modernes de l'observation scientifique, M. Grjebine a déterminé l'importance des courants de poussières cosmiques qui circulent dans l'espace, à l'aide des renseignements transmis par les satellites artificiels. Les radars lui ont permis de localiser les déplacements de ces courants dans notre atmosphère. Il restait à découvrir ces poussières parmi nous, leur mécanisme de dispersion à la surface même de la Terre. Pour ce faire, M. Grjebine a eu recours au réseau de stations qui mesurent en permanence la radioactivité artificielle de l'atmosphère.

Il y a même ajouté des installations spéciales qui ont été immergées en plusieurs points de l'océan. En fait, ce système de guet a permis de tenir registre, en des zones nettement délimitées, de toutes les arrivées de poussières cosmiques présentant obligatoirement une certaine radioactivité du fait de leur exposition aux rayonnements ionisants de l'espace. D'ici peu, nous saurons quel accueil les savants mondiaux auront réservé aux conclusions du jeune savant français; mais d'ores et déjà nous pouvons constater que d'éminentes revues scientifiques américaines et britanniques ont réservé une place importante à la théorie Grjebine.

QUE NOUS APPORTE CETTE POUSSIERE EXTRA-TERRESTRE

Bien des questions se posent maintenant; par exemple, n'y aurait-il pas eu des périodes où l'arrivée de ces courants de poussières cosmiques se serait soudain accrue, au point d'envelopper notre planète d'un épais voile qui aurait

(Suite en page 2.)

Quand les savants russes dressent des plantes !

Soudain, la terre s'éclaire. Aucun homme, pourtant, n'a manœuvré les interrupteurs électriques. Ce sont les haricots eux-mêmes qui viennent de se donner de la lumière ! Cette extraordinaire expérience est réalisée à l'Institut Agrophysique de Léningrad, dans le laboratoire que dirige M. Valentin Savine.

Le savant soviétique a construit des appareils miniaurisés qui perçoivent les réactions des haricots à telle ou telle situation ,le manque de lumière par exemple, et qui corrigent la deficience signa'ée. On arrive donc à l'idée fantastique d'une agriculture autoréglée, où les plantes cultivées décideraient de se donner ce qui vient à leur manquer.

DES HARICOTS DRESSES !

Pratiquement voici comment Valentin Savine a « dressé » ses haricots. Au début les haricots ont été éclairés en permanence par des tubes luminescents ce qui n'a provoqué de leur part aucune réaction. Puis le régime quotidien d'éclairement a comporté quatre heures de lumière et vingt heures d'obscurité. Les haricots qui s'étaient « habitués » à un éc'aire-ment de logue durée, ont alors manifesté une réaction à cet excès d'obscurité; ils se sont mis à transpirer; c'est-à-dire à rejeter de l'eau à la surface de leurs feuilles.

Les savants russes ont construit un appareillage sensible à cette eau qui a influencé physiquement des détecteurs électroniques à transistors. De cette manière a été établi un contact de l'éc'airement électrique. Les savants de l'Institut d'Agrophysique de Léningrad ont donc réussi là une véritable expérience d'autoréglage de leurs haricots. Mais il y eut mieux encore par la suite; au bout de 7 jours les haricots établirent eux-mêmes le

(Suite en page 2).

— **Il nous en fait celui-là des chinoiseries.**

Echos... de Presse

REVOLTES ET REVOLUTIONS. — Le monde, dans ses diverses agglomérations, est continuellement en mouvement différemment dans ce que nous pouvons considérer comme progrès ou non. D'où des masses en révolte contre d'autres et souventes fois lutte entre ceux qui se prétendent les représentants des différentes masses. Que beaucoup de ces révoltes soient considérées comme révolutions, cela me semble quelque peu exagéré, ayant des conceptions sur ce que peut être une révolution; il n'en est pas moins admissible que des révoltes continuelles peuvent entraîner à une révolution, ce qui est loin d'être le cas concernant les faits que je désire commenter. Ce qui n'empêche que beaucoup de ces révoltes nous font entendre des grondements volcaniques qui pourront se transformer en éruption dangereuse; d'autant plus que dans ces mouvements les militaires y tiennent la plus grande place. Or nous savons que ces derniers sont excessivement dangereux, leur activité ne s'exerçant que pour la destruction.

Donc, de tout temps, dans plusieurs endroits du monde des révoltes se sont déclenchées et se renouvellent. Que cela soit le fait d'une partie de population s'estimant opprimées par les dirigeants de leur propre pays ou par ceux d'un autre pays, invariablement les dirigeants font intervenir les militaires qui n'hésitent pas à verser du sang. D'autres fois ce sont diverses équipes qui se disputent le pouvoir en subjugant les masses qui, aussi, n'hésitent pas à se brûler en tirant « **les marrons du feu** » en faveur de ceux qui continueront à les berner. Et ces masses ne cessent d'être « **les dindons de la farce** » et « **gros Jean comme devant** ».

Jusqu'à ces derniers temps, qui ne sont pas si loin, et actuellement plus rarement, les dirigeants de pays se prétendant évolués ont

(Suite en page 7.)

COMMENTAIRES

DIA TRAS DIA

LA MUERTE DEL WIKING

DE los Wikings tenía la talla, el semblante como cortado a hachazos, los ojos claros, la fuerza, la energía indomable. De ellos tuvo, reducido a las proporciones modernas, el empuje, el espíritu combativo, el orgullo fiero.. Al lado de todo esto, de los Wikings tuvo también el alma de niño, maravillada y crédula,, la pasión ferviente, de iluminado.

Si D. Quijote hubiera nacido en Suecia o en lugar de crearlo Cervantes lo hubiese engendrado Shakespeare, sus hazañas a la epopeya de los Wikings hubieran sido sumadas. Nuestro Wiking tenía de D. Quijote el mismo amor por la Idea, a la que lo ofrendó todo.

Ahora ha muerto. Después del largo combate, el gran cuerpo se reposa.. La ruta ha sido larga, y al fin de ella, Broto llegó cansado. ¡Pesan mucho sesenta años de combate! Es dura la carga de una vida que no conoció la paz ni el descanso.

Ahora ha muerto. Nunca más volveré a ver sus ojos maliciosos, su semblante que el sol, las intemperies, los sufrimientos, habian cincelado. Nunca más su buena sonrisa infantil surgirá ante mi vista.

La última vez que le ví fué un 19 de julio. Mientras tuvo fuerzas para ello, mientras los años le permitieron arrastrarse, no faltó a la cita con su Dulcinea. Su Dulcinea fué la C.N.T. ¿Es necesario decirlo?

Ha muerto a los 83 años. Van cayendo todos, los que nos precedieron y nos forjaron.

Porque este hombre humilde, casi analfabeto, ayudó a forjarme como ayudó a forjarse a otros muchos jóvenes. No podian enseñarnos literatura, ni filosofía; no podían darnos cursos de ciencias infusas. Pero nos los daban de entereza, de consecuencia y de voluntad. Me enseñó más Broto, viéndole cada semana despedir con el brazo y la risa victoriosa a las muchachas que íbamos a llevar comida, periódicos y solidaridad alegre a los barcos donde la República encerraba a los hombres de la C.N.T. en 1932, que los más profundos estudios sobre la evolución del pènsamiento. Me enseñó a vivir las ideas, a hacer de las ideas una actitud vital, una posición ante la existencia y todos los avatares de la existencia. Como a mi, a tantos otros.

De esa juventud de la Maresma, de la que salieron tantos valores, unos segados por la Parca, otros que el viento se llevó, otros que perseveran, Broto fué maestro de acción y de energía. No podia enseñarles letras, que no tenía, pero les enseñó arrestos, que le sobraban.

No le veo con el cuerpo encorvado, la talla vencida por la decrepitud. Hasta los ochenta años se mantuvo fuerte, tieso como un roble. Le veré siempre rudo y fabuloso, terrible en sus cóleras, capaz de detener un toro con sus manos y de derribar un hombre de un puntapié. Los patronos de Calella y su comarca le temían. La Guardia civil se guardaba de él. Solo, con la sola presencia de su humanidad poderosa, con su voz de trueno y su empuje, habia ganado conflictos. Por eso, cuando algo ocurría, Broto era el primero en ir a la cárcel.

¡Qué importaba! Era un accidente más, a lo que daba él mínimo valor.

Durante la Revolución, fué un combatiente desde la primera hasta la última hora. Se batió en los frentes de guerra y de trabajo; defendió a la C.N.T. contra el franquismo y contra todos sus enemigos. Entonces también la aparición de su terrible figura iracunda, infundió respeto y temor... De ello podrían decir bastante los que quisieron aprovechar la revolución para su uso y monopolio exclusivo. Allí donde había que defender a la C.N.T., Broto estaba, a veces sin más armas que sus puños, que su coraje invencible. Fué, ante todo y sobre todo, el hombre de acción por antonomasia.

Vivió solo muchos años. Como Malatesta, no tuvo tiempo ni para constituir un hogar. Maduro ya, lo constituyó y tuvo una hija, que ha sido la luz de su vejez, la última ilusión de su vida, a la que ha amado tanto, que no ha querido ser para ella peso alguno. Como Franquet,, con el que tantas semejanzas tuvo — los rasgos comunes a una generación — ha muerto en el hospicio. Como a Franquet, todos le querían y le respetaban. Para él hubo siempre todas las consideraciones. El viejo Wiking conservaba su prestigio y su prestancia.

En su aparente rudeza, había tesoros de ternura. Fué el amigo de los niños. Los míos, de pequeños, le adoraban. El no olvidaba nunca de enviarles regalos, lápices, golosinas. En los años que fué jardinero del Liceo de Gourdon, las chicas le llamaban todas «abuelo» y tenían con él menudas atenciones que le emocionaban. Porque Broto, que tenía la fuerza del león, encerraba en su alma la mansedumbre y la dulzura de un cordero.

Ahora ha muerto. No le lloro,, porque llegó al fin «del fatigoso día», viendo inclinado sobre él el rostro de su hija; porque llegó a la muerte cargado de tesoros inestimables. Porque hay que aceptar la muerte, como se acepta la vida. Ella subleva, ella indigna, cuando es prematura. Cuando llega a tiempo, cuando representa reposo merecido, hay que aceptarla, casi hay que desearla. Broto la habrá recibido serenamente, en esa inconsciencia dichosa en que la vejez sumerge.

Ha muerto el viejo Wiking. Otro más de una generación heroica que desaparece. Su corpachón ocupaba mucho sitio; ocupó mucho sitio en la vida y las luchas de la Organización. Para llenarlo, serán necesario tres o cuatro de los de hoy.

Federica MONTSENY

Precisemos :

Sobre el concepto del mal menor

Demos por sentado aquello que ya, según dicen, expresó el Eclesiastes al manifestar que nada nuevo hay bajo el sol... No, ninguna novedad al precisar interpretaciones. Pero, antes importa saber a quien y a quienes atenerse. Bien sé que Han Ryner aducia que « definir es limitar ». Pero, en ocasiones, las sutilezas filosóficas del « Prince des conteurs » daban impresión de ambigüedad. Creo que, en el mejor de los casos, importa atenerse al axioma tan popular en tierras de Aragón : « Al pan, pan y al vino, vino ».

En orden a los ideales, denominados de « izquierda », harto sabido está que sus simpatizantes, quienes a uno u otro digan pertenecer, se expresan acordes con lo que son sus establecidos principios teóricos, o doctriales; su, por asi decir, filosofía peculiar. Republicanos, socialistas, comunistas, sindicalistas con Carta de Amiens, o con derivaciones libertarias de los tantas veces citados congresos de Madrid y Zaragoza, anarquistas, etcétera. Demos por sentado lo de que, en buena lógica, unos y otros pueden aducir el derecho a exponer sus respectivos puntos de mira.

En lo que a mi concierne, lisa y llanamente me atengo a la corriente interpretación anarquista. Sé que, a la postre, en definiciones de índole ideológica priva siempre un algo de orden subjetivo. Es lo que, apurando la cosa, significaba Miguel de Unamuno, al aseverar que no son los ideales los que hacen a los hombres, sino los hombres a los ideales. Pero el razonamiento sereno inclina a sacar deducciones. Y son ellas, a la postre, las que cuentan.

Muchas veces hemos podido percatarnos de que se ha puesto de relieve, tratando de parangonar dos extremos, la importancia del **mal menor.** Incluso se ha hecho del mismo una especie de panegírico con miras a sistematizar una corriente de actividad, adoptando y defendiendo, a tenor de ello, matices, características que, aún dándoles denominativo de cosa transitoria, circunstancial, pasajera, en puridad representa lo que, en geometría, las líneas dvergentes, que tienden una de otra a distanciarse de más en más. Se observa que, en lo relacionado con el ideario ácrata (en casos que de simpatías ácratas se ha hecho mención) una notoria diferencia, y hasta posición antagónica, con la conocida finalidad anarquista.

La excesiva elasticidad dada a lo del mal menor, ha connucido a reconocidos errores de bulto, como lo fué aquel famoso Manifiesto intervencionista que firmaron dieciseis, si no recuerdo mal, conocidos anarquistas en la guerra del 1914. Planteaban el dilema del mal menor. Y, por enfrentarse con el imperialista militarismo germano, decidieron tomar posición junto a otro militarismo que, por serlo, no podía por menos que estar, en el fondo, contra el pueblo laborioso y contra los amigos de la libertad y de la justicia social. El barullo fué de órdago la grande. A la postre, los más sensatos, entre ellos, Kropotkin, tuvieron que reconocer las razones de los anarquistas, la gran mayoría por fortuna, que rechazaban una tal determinación, apoyada en el criterio del mal menor.

Quienes estas líneas lean han podido leer también, no hace mucho, unas apreciaciones concebidas en el sentido de que : « deberiamos esforzarnos en apoyo a la causa de una democracia que, sin ser perfecta, sería más justa que la de un régimen hallándose entre las manos de los enemigos del progreso y de la clase obrera ». Es esta una tesis que, en parecidos términos y en distintas circunstancias, hemos podido leer en publicaciones de matiz libertario, La libertan de pensimiento justifica, ello se sobreentienede, diversidad de opiniones. Y ella justifica también el que, con la corrección pertinente, se evidencien las discrepancias.

Va implícita, asi lo considero, en el párrafo citado, la idea del mal menor. El reconocer y apoyar un sisitema estatal, aduciendo lo de que puede ser más beneficioso que otro. Supongo que el consejo va dirigido, no a los republicanos, ni a los socialistas, ni a los comunistas. El consejo, por descontado, se dirige a los que pertenecemos a la Confeneración Nacional del Trabajo. Y en la C.N.T., que nadie lo eche en olvido, hemos venido actuando y actuamos la mayoría de anarquistas españoles. No se trata ahora de dirimir si la C.N.T. es o no anarquista. No creo que pueda nadie desvirtuar el hecho de que el haber proclamado, en los más trascendentales comicios de la C.N.T., la necesidad de ir hacia el comunismo libertario, ha obedecido a una enraizada convicción de tipo anarquista. De ahi que quienes no titubeamos en considerarnos anarquistas, nos manifestemos como tales en el seno de la C.N.T.

Es muy curioso que **solamente** a los anarquistas se nos considere **intransigentes,** cuando defendemos nuestros peculiares puntos de mira. No he oido aún tildar de **intransigentes** a los republicanos, a los socialistas, a los comunistas. Por lo visto, solamente nosotros somos los llamados a transigir. Los demás van bien con su peculiar modo de enfocar los problemas, y con el norte ideológico que les guia.

Fácil seria aducir buena cantidad de pruebas documentales, para evidenciar que incluso los regímenes más despóticos, se han presentado como transitorios; han aducido la necesidad de un sistema de gobierno opresivo a fin de **educar la naturaleza humana de sus innatos defectos.** Una tal misión **piadosa** se abjudicaban los jerifaltes de la Santa Inquisición... Todo lo malo que, por su propia naturaleza, se ha hecho endémico, se ha presentado como transitorio. Se ha declamado el plan de una ulterior superación que hiciera innecesaria la tiranía, a la que, por supuesto, los tiranos nunca han llamado con este nombre. Tenemos, por ejemplo, a los comunistas, que nos han ensordecido hablándonos del carácter transitorio de la dictadura; hablándonos de ir por etapas a una sociedad de justicia para todos. Obviado está el demostrar ahora los resultados del comunismo. Y los resultados de todos los sistemas fundamentados en la autoridad absorbente, coercitiva, del Estado.

Insistiendo en torno al mal menor, se ha planteado en ocásiones el dilema concluyente : entre una dictadura, como la existente en Rusia o China, y la situación de ambiente democrático que se vive en países como Norteamérica. Inglaterra, Suecia, ets. ¿ no es preferible el régimen relativamente tolerante de los últimos ? Evidentemente, si un régimen, mejor que otro, nos permite desenvolver nuestras opiniones, seria, creo, una mentecatez no reconocerlo asi. Pero ello no ha de justificar el renunciar a los puntos de mira anarquistas, que hoy más que antes, tras la revolución del 1936, podemos demostrar, a propios y extraños, pese a las consiguientes deficiencias, podemos demostrar que no son utópicas las apreciaciones anarquistas.

En síntesis, y esta es la deducción sumaria que deseo hacer, el criterio del mal menor no justifica ciertas actitudes antagónicas a lo que es la esencia del ideal que los ácratas defendemos. Discrepamos de que, con el argumento del mal menor, como suele decirse : **se les haga la cama,** se ayude, se apoye, a quienes (¡ peor para quienes tengan la memoria corta !) a la postre terminarian por enseñarnos las uñas ¡ Y dejemos la cosa como matáfora !

Sin dejar de ser, sin postergar la propia personalidad, noblemente, se puede andar trechos de camino con elementos que no son de nuestra casa. Pero sin olvidar que el buen sentido aconseja también el saber guardar distancias cuando hace falta.

¡ Y qué no se venga con el sanbenito de dogmáticos, de sectarios y tal ! Como el que más, uno es amigo de la cultura; como el que más, se busca tener la ventana abierta a las palpitaciones del mundo; como el que más, se detesta lo anacrónico, lo transnochado... Pero « en la línea recta », como amaba repetir el compañero Carbó, place el puntualizar las cosas. Place el tratar de deslindar posiciones de un modo claro, concreto : Carne, o pescado. O se está en Pinto, o en Valdemoro. Lo de : ni carne ni pescado; lo de : entre Pinto y Valdemoro, me parece que no cuadra con los anarquistas de ayer, ni con los de hoy.

FONTAURA.

Les poussières cosmiques alourdissent la Terre

(Suite de la page 1)

considérablement atténué le rayonnement solaire ? Cette hypothèse a été proposée pour expliquer notamment les glaciations qui, a maintes reprises dans le passé, refroidirent le climat général de la Terre. On a aussi le droit de se demander si quelques formes de la vie terrestre n'ont pas été apportées par ces poussières, véhiculant des germes ou, à tout le moins, des composés organiques.

Des physiciens de l'atmosphère croient de plus en plus que l'ensemencement de poussières cosmiques dans l'atmosphère est directement lié à la pluviosité. Les Australiens ont même utilisé des avions stratosphériques pour examiner sur place, dans le ciel, de quelle façon ces poussières favoriseraient éventuellement la condensation de la vapeur d'eau en goutelettes. De plus en plus, il apparaît que la Terre ne saurait être regardée comme un corps céleste indépendant. Nous sommes bel et bien sous la tutelle de l'empire régi par le Soleil et que l'on appelle « système solaire ». Peut-être même notre assujetissement est-il encore plus « universel » et s'étend-il à l'ensemble de notre galaxie !

Quand les savants russes dressent les plantes !

(Suite de la page 1.)

régime optimum de leur éclairement qui comporta régulièrement 14 heures de lumière par jour.

Forts de ce succès, les savants de Léningrad ont entrepris maintenant de conditionner des haricots, de telle manière que ceux-ci puissent commander leur arrosage. C'est toujours le même système de détecteurs miniaturisés qui assure le relais entre la plante et l'appareillage d'arrosage.

Ensuite, les savants russes ont entrepris d'exciter des plantes par des décharges électriques combinées avec des excitants chimiques. Ils ont constaté que les plantes réagissent à ces excitations et qu'apparaissent dans les tissus de la plante des courants électriques, mis en évidence grâce à des appareils de mesure saez semblables à nos électro-encéphalographes.

Il ets à supposer que les récepteurs d'informations des plantes siègent dans les parties à croissance la plus active, c'est-à-dire aux extrémités des racines et des tiges. Quant aux signaux captés par ces récepteurs, ils sont vraisemblablement acheminés le long des vaisseaux distribuant la sève. Le « système nerveux » des plantes est tellement stable que celles-ci conforment parfaitement leur vie biologique aux variations fondamentales des saisons. Une plante ne se laisse pas abuser par un éventuel refroidissement estival; elle ne confond pas ce refroidissement exceptionnel avec la véritable venue de l'automne.

REPORTAGES

DESDE LONDRES

Respuesta obligada a "Mentiras y verdades"

Después de más de dos meses, los lectores del semanario « Le Socialiste » se enteran de que hubo una manifestación de protesta en Londres contra la llegada de Fraga Iribarne; es decir, a menos que lo hubieran conocido por las emisoras de radio, la prensa internacional o las crónicas publicadas en los semanarios de la C.N.T. de España en el exilio. De ello deben agradecerlo a la casualidad de « haberle llegado a las manos » tales ejemplares al autor de « Segundas... y buenas partes » que esconde su nombre con « Verus Dicere » y que aparece en el aludido semanario de fecha 30 de enero de 1964.

El artículo en cuestión es una longaniza de contradicciones, de mentiras y algunas verdades. Una verdadera lástima que empleemos nuestro esfuerzo en puntualizar aspectos de la vida inglesa y actitudes de algunos españoles, que muy bien podrían ser dirigidos comunmente a nuestro enemigo. Pero, como vulgarmente se dice y se siente en el exilio : « hay personas que están viviendo y actuando retrospectivamente, es decir, 30 años atrás ». Más que para ellos, es una desgracia para la organización o partido a que pertenezcan, puesto que si el comentario serio, responsable y auténtico llega de esas fuentes, el lector socialista — alejado geográficamente de los hechos — se hace un taco y al final no sabe como decidir su pensamiento. Trataremos de cooperar en aclarar lo que se ha tratado de desfigurar y nos comeremos algunas cosas para no incurrir en la polémica que se quiere evitar y cuyos deseos comparto.

Naturalmente, no me guía interés supremo en conocer « Los tres pecados capitales del P.S.O.E. » que « examinaría las actitudes y acción de todos aquelloc que por una razón u otra le hacen el coro a Fraga Iribarne, unos apellidándose « Movimiento » más o menos « socialista », o « Unión » de los socialistas de « izquierda » o de « derecha »... etc., etc. » aún cuando tal vez hubiera convenido conocerlo para saber de donde cojea la mesa. Sin embargo, existen **tres pecados capitales,** que se deian de lado, para la consagración por entero a poner las cosas en su lugar. Afortunadamente, tanto en Francia, como en otras partes de Europa, incluyendo España y América, la Confederación Nacional del Trabajo editó un Boletín cuyas 32 pàginas son un informe completo y auténtico de TODOS los actos de protesta acaecidos en Londres durante la estancia de Fraga Iribarne. Incluso es grato contatar que en la página tres de « Le Socialiste » y en el artículo « Suman y siguen los éxitos » se lée un párrafo que dice : « Un amigo de Londres nos envia una fotografía donde aparece el edificio de la embajada franquista bien protegida por policía uniformada, mientras grupos demócratas con grandes carteles protestan de la presencia en tierra de libertad del ministro de un régimen totalitario... ».

Por lo tanto, no es « Le Socialiste » el responsable del artículo « Mentiras y Verdades », sino su autor, pues lo que el semanario dice es lo cierto; la fotografía que menciona esta en la cubierta del Boletín y quienes llevaban las pancartas eran demócratas españoles.

« Verus Dicere » acusa a los semanarios de la C.N.T. de no haber propagado la verdad, aún cuando él parece no enterarse de que la ha venido ocultando y sigue haciéndolo. Si alguien propaga mentiras es ese « socialista » y lo peor de todo, que trata de hacerlas prender desde las columnas de un semanario, cuyos lectores dependen de lo que digan los corresponsales.

Por lo visto, mienten « Le Combat Sindicaliste », « Espoir », « The Guardian », « Daily Express », « The Times », « Daily Mail », « The Daily Telegraph », « Newsletter », « Keep Left », y todos los diarios y semanarios españoles e ingleses — incluyendo la B.B.C. y la Televisión — las agencias United Press, Associated Press, Reuter, etc. Los semanarios confederales, por razón exclusiva, tuvieron amplitud en la información, pero ningún redactor ni los corresponsales libertarios se pusieron de acuerdo para el comentario. La coincidencia informativa corrabora la autenticidad. Aparte de algún diario franquista que dijo que era una maniobra comunista la manifestación, sólo « Verus Dicere » es discordante con lo que se ha dicho por los demás.

EN TORNO A LOS INGLESES

Pero vayamos por partes. El amigo en cuestión trata de explicar la estructura y organización del Partido Laborista y de la Trade Unions. (Los lectores apreciarán que el artículo que trato de comentar está hecho para informar « a los « emigrantes » que comienzan a interesarse por los problemas políticos y sociales de nuestro país (?) esto es, sus propios problemas ». Bien. Individualmente no existe afiliación al Partido por el hecho de pertenecer a la Trade Unions. Es cierto que el Sindicato de tal o cual industria posee la Sección política quedando de hecho el afiliado comprendido en la misma, a menos de que lo exprese por escrito, pero la cuota, o « Political levy » que abona, sólo le dá derecho a las actividades políticas de su sindicato, y es éste, el Sindicato y no el individuo, quién está en el Partido Laborista.

Se dá la circunstancia de que a las « Trade Unions » deben afiliarse - la mayoría de trabajadores empleados en industrias « cerradas », es decir, « closed shops ». Nadie sin carnet sindical puede estar empleado en dichos talleres o empresas. Ello, naturalmente, crea una psicología de simpatía y hasta de apoyo al Partido Laborista. Negar eso, es negar la verdad. Cualquier obrero con aspiraciones sociales quiere que el Parlamento tenga una mayoría laborista. Y directa o indirectamente, españoles e ingleses, con inquietudes políticas o sindicales diferentes, prefieren a éstos antes que a los conservadores. Sin embargo, la cosa no queda simplemente en eso. Dentro del Partido Laborista, existen tres corrientes : la moderada, la extremista y la del centro. Podría señalar ahora que el « Daily Herald » está orientado por la tendencia moderada, « Tribune » por la extremista y otros semanarios más o menos locales por la corriente del centro.

Precisamente el T.U.C. y Mr. King están debatiendo la suerte del diario « Daily Herald ». En todos los Sindicatos ingleses el problema de la vida o muerte de este periódico ha sido y es comidilla contínua. El T.U.C. tiene en el mismo un 40 por ciento de interés político y comercial, pero la falta de lectores ha creado el problema de su existencia. Se le cambiará el nombre, pero los afiliados a las Trade Uhions, y sin duda muchos laboristas desearian mejor que cambiara de orientación, ajustándose más a la línea del socialismo revolucionario. La prueba está en que « Tribune » ha aumentado en lectores, en páginas y produce el rotativo a varios colores. La misma suerte ocurre con otros semanarios socialistas de izquierda que ven aumentar su producción.

Existe por otro lado una lógica en muchos casos, particularmente entre los españoles. Empleados en industrias en donde existe Trade Unions, el ejercicio sindical, de que tan carentes estamos muchos desde que salimos de España, conviene no olvidarlo. Desconozco si « Verus Dicere » lo practica, pero debó notificarle que en la materia sindical inglesa he empleado la mayor parte de mis años en Inglaterra. Estoy en país extranjero y como trabajador estoy afiliado a un Sindicato de la industria en que trabajo. Estoy en la C.N.T., orgulloso de compartir sus angustias sus esperanzas, mancomunado a las aspiraciones sociales de la misma en España, por lo que fué, és y será. Pero en la C.N.T., como en la U.G.T. lo que prevalece actualmente es la afinidad... Nos sucede en esto como a los politicos españoles exilados que no pueden gobernar en el país en que unos fueron ministros y otros diputados. Nosotros carecemos de nuestros sindicatos propios y nuestras aspiraciones sociales, nuestros problemas domésticos, nuestras inquietudes locales e industriales tenemos que plantearlas en donde estamos. En mi taller y en mi Sindicato, en la asamblea o en la conferencia, junto a mis compañeros de trabajo y en el debate con la empresa. Allí estamos nosotros. Y puedo asegurarle a « Verus Dicere » que entre ingleses he encontrado comprensión y mucho apoyo en la causa que tanto él como yo deseamos actuar.

Hechas estas aclaraciones previas — digo yo también — pasemos ahora a poner las cosas en su lugar con respecto a nosotros.

ALGO DE LO QUE PASO

Lo que señalaba « Le Combat Syndicaliste » es más competencia

(Suite en page 6.)

Imágenes del Canadá

Lluvia de Enero

Para quien vive en regiones templadas, ver llover en enero es tan natural, que ni siquiera comentario merece. Mas en los lares que nos encontramos, es cosa tan rara, que uno pasa décadas sin percibir dicho fenómeno. Nosotros hemos tenido el gusto, por primera vez al cabo de trece inviernos, de presenciar este capricho de la Naturaleza.

Después de grandes tormentas de nieve, que han llegado, en algunos lugares, a paralizar el tráfico y causar buen número de victimas, una ola de aire caliente venida del Sur, ha producido tal cambio de temperatura (60 Fahrenheit), que ha traído como consecuencia la lluvia y también la delicia de poder vivir dos días primaverales en enero. Pero, como todo lo bueno es fugaz en este mundo, así ha sido también inconsistente tempero, y ahora, de nuevo nos encontramos en el crudo invierno con todos sus rigores. En los momentos que trazamos estos rasgos, el rugir del viento hace temblar los ventanales de nuestra habitación, mientras presenciamos las densas trombas de nieve abatirse sobre la eternamente blanca campiña que nos rodea.

Obviamos describir la importancia de la nieve en la incomparable riqueza de agua dulce (aquí la llaman fresca) del Canadá. Ella comporta, sin embargo, grandes inconvenientes y crea duros problemas a los habitantes de este país. Sobre todo en lo que concierne al transporte; pues hoy el trineo, aunque se sigue usando y es imprescindible en muchos lugares, ha cesado en su papel preponderante de otros tiempos. Ahora las ruedas son las que acarrean el pesado fardo, y la carretera va desplazando paulatinamente, pero indefectiblemente, al rail.

Solamente en Ontario, existen 14.000 milas (la milla inglesa equivale a 1.609 metros) de carreteras provinciales. Al llegar el invierno, las tempestades de nieve lanzan el reto a los hombres y a las máquinas y el combate entre éstos y aquéllas se prolonga encarnizadamente durante meses y meses.

El hombre es un animal pasional por encima de todo. Esta calidad humana se manifiesta constantemente en todas las actividades de su vida. Pero si observamos detenidamente sus ocupaciones profesionales, que es en las que el hombre pone lo mejor de su ser, veremos como las más peligrosas y arriesgadas, las más duras y desafiantes, son las que desarrollan el espíritu de sacrificio en grado superlativo.

Los limpiadores de carreteras — de quienes dependen muchas veces las vidas de personas estancadas — pertenecen a esa clase de hombres héroes cuya responsabilidad sobrepasa todos los límites, en el ejercicio de la misión a cumplir. ¡Cuántas veces ha habido que arrancarlos por la fuerza de sus tractores, a los que iban pegados, agarrotados por el frío y sin por ello querer abandonar! Hoy la inmensa mayoría de los 22.000 vehículos motorizados con que cuenta esta provincia, están dotados de calefacción; mas la batalla contra la nieve y el frío, continúa revistiendo las mismas y crueles características que en el pasado.

Las fuerzas combatientes (así se denominan) de Ontario, están compuestas de 6.700 individuos y cuestan a la población 14 millones de dólares por año. Además de los hombres y máquinas mencionadas, el servicio de carreteras, emplea los inviernos más de un millón de toneladas de arena y 200.000 toneladas de sal; pero pese a todos los esfuerzos y efectivos en acción, las tormentas de nieve continúan haciendo innumerables víctimas en las personas desprevenidas.

LA DANZA DE LA LLUVIA

Pese a las exuberantes características hidrográficas del Canadá y de Ontario en particular, el verano pasado fué tan seco, que en el Sur de esta provincia los campesinos tuvieron de acarrear el agua con cisternas para evitar la muerte, por la sed, del ganado.

Los rezos y misas celebradas en todos los pueblos agrícolas no ayudaron a resolver el problema. La sequía se prolongó hasta bien avanzado el otoño y el miedo a que el hielo endureciese la tierra antes de que la lluvia llegase, lo que hubiese significado falta de agua para todo el invierno en los pozos artesanos, hizo que los jefes de las Seis Naciones de indios se reuniesen y tratasen de hacer algo verdaderamente efectivo para aliviar la situación.

La decisión fué terminante. La Danza de la Lluvia se llevaría a cabo inmediatamente, con toda la pompa y ceremonia de rigor que la seriedad del caso requería.

Irónicamente, el «ton ton» de los tambores no había aún cesado, cuando la lluvia llegó y en abundancia.

Al ser entrevistados los jefes indios, sobre el éxito de la danza, contestaron seria y fríamente: Los resultados no podían ser otros..

Acracio ORRANTIA

L'accroissement des peuples de couleur s'accélère. . .

(Suite de la page 8.)

l'accroissement récent de l'espérance de vie a été sensiblement moins important qu'en Asie, en Afrique et en Amérique latine.

En Europe même, la durée moyenne de la vie tend à s'égaliser par le haut : dans le Sud et l'Est de l'Europe, elle se situait entre 50 et 60 ans avant la guerre et a augmenté de plus de 10 ans en moyenne depuis lors, ce qui a réduit l'écart qui séparait cette région des pays de l'Europe du Nord-Ouest.

En définitive, des écarts subsistent encore entre les diverses régions du monde pour la durée de la vie humaine, mais ils tendent rapidement à se combler.

Selon le bulletin des Nations, l'espérance de vie à la naissance pour les deux sexes, était estimée comme suit en 1957 : ensemble du monde, de 50 à 60 ans; Amérique du Nord, 70 ans; Océanie, Europe et U.R.S.S., 68 ans; Amérique latine, de 50 à 55 ans; Asie (non compris l'U.R.S.S.) de 40 à 50 ans; Afrique, au-dessous de 40 ans.

PERSPECTIVES D'AVENIR

On peut s'attendre, déclarent en conclusion les auteurs de l'étude des Nations Unies, à de nouvelles augmentations importantes de l'espérance de vie dans les pays sous-développés : les progrès qui vont se réaliser au cours de la présente décennie seront peut-être aussi spectaculaires que depuis la seconde guerre mondiale et tendront à se généraliser.

Par contre dans les pays avancés où les taux de mortalité sont les plus faibles, les possibilités d'accroitre l'espérance de vie sont relativement faibles, sauf nouvelles découvertes sensationnelles de la médecine, permettant de retarder l'âge moyen de décès.

S.I.A. LYON S.I.A.

ATENCION ! ATENCION !

A todas las FF. LL. C.NT de la Región: a todas las Secciones de S.I.A. y L.P.; a todas las agrupaciones de izquierdas; a todos los antifascistas en general:

«SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA» hace un llamamiento insistente a todos los hombres de sentimientos humanos y liberales, sin distinción de nacionalidad ni idioma.

El día 23 de FEBRERO en la Sala Victor-Hugo (Mairie du 6e„ 58, rue de Sèze) a las 9 horas precisas, tendrá lugar un acto de información sobre los atropellos y exacciones que se cometen en España; sobre la lucha y el martirio de los mineros de Asturias; sobre la sedicente liberalización del franquismo.

Tomarán la palabra:

Paulette LACAZE, por la Liga de los Derechos del Hombre

FRANC, instituteur

François BARTHELEMY, por el «Comité de Apoyo Antifascista»

Federica MONTSENY, por la C.N.T.E. en exilio

Organizaciones que participan en el Comité de Apoyo: Liga de los Derechos del Hombre; C.F.T.C.; C.G.T. (F.O.); Partido Socialista S.F.I.O.; P.S.U.; L.I.C.A.; F.A.; M.I.A.J. (groupe centre); F.E.N.; Alianza Sindical Española (U.G.T.-C.N.T.-S.T.V.).

Rogamos a todos retengan la fecha del 23 de FEBRERO. Contamos con la presencia de los antifascistas de la región y desde hoy la organización del transporte por car y tren debe de iniciarse.

Por la tarde, Festival de Variétés a cargo del Grupo Artístico «TIERRA Y LIBERTAD».

COLLABORATION

Actualidad

La política de la vela a Dios y la otra al Diablo

EN el instante en que la noticia del reconocimiento del gobierno de Moscú por Franco y del gobierno de Madrid por Kruschev acaba de asestar la puñalada por la espalda al antifascismo español, los comunistas, previendo las consecuencias de este hecho, se lanzan, desde Radio Praga — más conocida con el nombre de Radio España Independiente — a una de sus clásicas maniobras de diversión.

La Prensa internacional — particularmente Paul Hoffman en el «New York Times» — se hace eco de ella. Se trata, según Radio Praga, de invitar a los opositores franquistas a una conferencia «para discutir el futuro de España». A esa Conferencia deben ser invitados, según los comunistas, además de los partidos y organizaciones antifranquistas, «los católicos de izquierda, el ala izquierda de Falange Española y los militares más evolucionados».

Es decir, en el momento en que el pueblo español acaba de perder las últimas ilusiones que podía hacerse en torno a la ayuda de la Unión Soviética, los comunistas, siguiendo, como el propio Franco, la política de la vela a Dios y la otra al diablo, quieren hacerse los portavoces de un nuevo remedo de la famosa Unión Nacional, de triste memoria. Y ese timo de la Conferencia, a la que ellos proponen sean invitados «los militares más evolucionados», «la izquierda de Falange» y los católicos de idem, es una fórmula para querer decir que, pese a los pactos entre El Pardo y el Kremlin, ellos siguen en la oposición «constructiva».

La historia se repite Es esto la segunda parte de las maniobras internacionales del Comunismo, cuando fué conocida la existencia del pacto germano-soviético y, ya antes, en España, cuando se hicieron los elementos acogedores de todos los hombres de derecha, en el período revolucionario. El P.S.U.C. en Cataluña, se nutrió sobre todo de antiguos «lligueros» y en las filas del P. C. se acogió con los brazos abiertos a todos los militares, «evolucionados» o no, con tal que quisieran ingresar en él; aunque muchos de esos militares ingresaran para cubrir los expedientes de pasados más o menos sospechosos.

Y ahora la historia va a repetirse. Otra vez el P.C. de España, quiere jugar el papel de reconciliador general Ya desde ahora proclaman su convicción de que sólo pueden encontrarse soluciones al problema de la sucesión de Franco «con un gran esfuerzo de aproximación entre comunistas, socialistas y católicos». Desde luego, los republicanos y los cenetistas somos elementos de menor importancia.

A dar el tono a todo este maniobreo, se agrega la respuesta de Franco a Kruschev, con motivo del famoso Mensaje de éste proponiendo soluciones para una paz durable.

De esta respuesta, muy cordial, escrita en un tono de diálogo amistoso — sin duda Franco pertenece a la categoría de «militares evolucionados» — es curioso reproducir un párrafo, que transcribimos de «La Vanguardia»:

«El Generalísimo Franco afirma también, por otra parte, que no comparte algunas de las tesis contenidas en la nota soviética, como los juicios que en ella se hacen sobre las responsabilidades de la agresión en la última contienda. Estas tesis han llevado a perpetuar la diferencia entre vencedores y vencidos, base siempre precaria para la paz, que comporta el sacrificio de la libertad y de la autodeterminación de muchos pueblos.»

Desde luego, esa perpetuación de las diferencias entre vencedores y vencidos contra la que se levanta Franco, debe referirse a los nazis que aún no han readquirido Carta de Ciudadanía legal, ni en la Alemania del Este ni en la del Oeste. No debe referirse a los vencidos en la propia contienda española, para los que el franquismo no tuvo ayer, no tiene hoy ni tendrá mañana, cuartel ninguno. Y eso del «sacrificio de la libertad y la autodeterminación de muchos pueblos», debe referirse a Hungría, a Bulgaria o a Rumanía: no debe decirse pensando en la propia España, donde la libertad y la autodeterminación del pueblo han sido ignominiosamente sacrificadas.

Pero la realidad es esta: franquismo y Comunismo se tienden puentes; coinciden en slogans, en intereses. Y, pese a todas las maniobras y a todas las iniciativas de sedicente reagrupamiento de fuerzas de oposición a la dictadura, hoy Kruschev, pontífice máximo del Comunismo, ha dado a Franco un golpe de mano tan sensacional y tan importante como el que le diera Eisenhower hace diez años.

...Dios los cría y ellos se juntan.

Libres opiniones

Al amigo A. Tarragó, para terminar

« Con una retórica que es el arte de la diplomacia, se dicen cosas que solo unos cuantos comprenden, cuando se sabe o se debe saber, que entre nosotros, el decir con toda claridad y franqueza lo que se piensa sobre nuestros problemas, es costumbre y deber ».

« En un lenguaje escurridizo, se dice en no pocos artículos : Que los principios son buenos, pero... Que las tácticas son valables, pero... Que la finalidad libertaria es muy respetable, pero... Y el pero que debiera explicarse para dar base a lo que se pone en duda, se lo callan » (S. Fernández « ESPOIR » nº 48, del 2 de diciembre 1962).

El amigo Tarragó, cuyas ideas respetamos enteramente, sin compartirlas de ninguna manera, nos dá en su respuesta una semi satisfacción al decir que « esta opinión no supone, ni mucho menos, un reproche contra lo que entonces fué criterio de la organización » ¡ Pues, no faltaba más ! Pero, acto seguido, se apresura a hacer valer su creencia de que « aquella actitud pudo ser un error de apreciación », comparando la posición adoptada el año 34 con la que se siguió en Febrero del 36. ¡ No, querido amigo, no confundamos los términos !

Persisto en la idea de que el amigo Tarragó solo busca la manera de darnos « una de cal y otra de arena », pues, después de decirnos que nó, nos vuelve a decir que sí... Y esto no es nuevo en él, pues ante mi vista tengo otro artículo suyo aparecido en « ESPOIR » también con el título de « Un choix : Réaction ou démocratie », lo que prueba que este compañero « a de la suite dans les idées ». Y claro, en cada uno de ellos trata de convencernos de la necesidad de escoger entre « le cancer et la grippe », como si los cenetistas no poseyeran hace tiempo **« mejores medios profilácticos »** que los que él nos propone. « Renunciar a todo, menos a la victoria », dijo nuestro gran Durruti, y, claro, enseguida se nos quiso hacer comprender que el « todo » no formaba parte de la victoria.

Como, contra lo que yo creia, el amigo Tarragó conoce perfectamente lo ocurrido entre 1931--1934, así como en el bienio negro, no es necesario que yo le diga una vez más lo que, a mi juicio, determinó la posición confederal del 1934 o de Febrero del 36. En todo caso, a mí, como a la gran mayoría de militantes, nos consta que no cabe lugar a dudas de ninguna especie. La C.N.T. cumplió un deber sagrado, valga la frase, tanto en el 31, como en el 34 y en el 36. No pudo haber ninguna especie de error en unas actitudes justificadas y más que justificadas, por la mala política seguida por los gobiernos « democráticos » de aquellos años. Para extirpar el cáncer, la C.N.T. ocupó la plaza del cirujano. Y la operación no pudo dar mejores resultados, ya que obligó a los que habían contribuido a la propagación del cáncer, a que renovaran su sangre.

Te decía, querido amigo, que no tenía el propósito de entablar debate periodístico contigo, por considerar que, si bien « de la discusión sale la luz », no por ello deja de perjudicar a la organización el hecho de que uno de sus militantes que más escriben en la prensa diga a todo el que quiera escucharle que la C.N.T. hace o hizo el juego de la reacción, a sabiendas de que esto es absolutamente falso.

No, mon cher, la C.N.T. y el anarquismo no poseen ningún catecismo o evangelio sagrados, pero si estás enterado, y creo que los estás profundamente, de los principios que informan a todos los otros movimientos político-sociales del mundo, me parece que encontrarás muy pocos tan « adaptados » a las realidades morales,' sociológicas, económicas y filosóficas del mundo, sea este democrático, « proletario » o chimbambanés. ¿ Qué diferencia encuentras tu entre un trabajador español, inglés, ruso o americano ? Es que, por fortuna, no son **todos** las víctimas propiciatorias del capitalismo « proletario », burgués o fascista ? ¿ En donde está la diferencia ?

Yo también me hago un placer de hablar y discutir con los compañeros y amigos que « viajan » por España, y si digo la verdad, ninguno me ha planteado la cuestión de « si votará o no la C.N.T.». Todos, o casi todos, pues también los hay que están contentos con lo que tienen, coinciden en quejarse de los salarios bajos, de la carestía de la vida, de la falta de libertad, de los abusos de la « autoridad ». Según se nos ha dicho en la prensa, nuestra y ajena, los huelguistas de Asturias, León y Puertollano, no hacían la huelga para exigir elecciones, o el derecho de votar, sino que sus deseos eran de mejorar su triste situación. Y cuando se les propuso votar para la elección de « delegados », el porcentaje abstencionista fué grande. Suponemos que, al hacerlo, no tenian la menor intención de favorecer a la reacción.

Creo que todos nosotros somos capaces de organizar un sindicato de trabajadores allí donde vayamos a nuestra vuelta. Pero me parece que, para atraer adeptos al sindicato que formemos, no nos serviremos del slogan eleccionista, sino de los principios en lucha. « De una parte los explotados, de la otra los explotadores », pues, aunque haya quién crea que la premisa está « pasada de moda », yo no veo otra más valable. ¿ Qué reclaman los ferroviarios franceses, los mineros belgas, los trabajadores del puerto neoyorkino, o los mineros venezolanos cuando hacen huelga ? ¿ Votar en las elecciones ? Creo que no. Exigen siempre mejoras económicas, sanitarias, o de seguridad en el trabajo. ¿ A qué pues crearnos nosotros un « problema electoral » ?

Las formas de gobierno quizá difieren en la etiqueta, pero el proceder del Estado, es siempre el mismo. O se le deja hacer tranquilamenet lo que le dá la gana, o pega duro. ¿ Qué por qué estamos, pues, aquí ? Quiero creer que la pregunta no encierra la más mínima provocación. Pero, diciéndote, amigo mío, lo que pienso, te daré mi opinión, la cual consiste en creer que estamos aquí por... economía de... riñones. Si en 1945, ya que antes era mucho más peligroso, nos hubiéramos vuelto todos a España, en lugar de favorecer las huidas de allí, seguramente que hoy no tendríamos que discutir en el exilio sobre la conveniencia o no de votar en las próximas elecciones.

Quienes no hayan olvidado la historia confederal y anarquista de nuestro país, saben que, si durante la monarquía y la dictadura de Primo padre, nuestros compañeros caían diariamente bajo las balas del sindicato « libre » y del pistolerismo gubernamental, también hubo la choza de Seisdedos, la casa de Cornelio, las deportaciones a Bata, los apaleamientos de la Jefatura de policía de Barcelona, la ley del 8 de abril, y en fin, el continuo martirologio del pueblo hispano desde hace un siglo a esta fecha. Claro que, como nos decían los militantes de otra organización en exilio, allá por los años 44-45, « ahora tenemos la experiencia de que sin la C.N.T. no vamos a ningún sitio » ¡ sobre todo que había otros que « les cascaban liendres » ! Lo cual no les impidió volvernos la espalda en cuanto se sintieron seguros, y sus dirigentes se lo impusieron. No por eso vamos a « mirar hacia atrás ». NO, ni mucho menos. Lo que « debemos hacer » para no ser « atrasados », es lo que dice el buen amigo Lizcano en su novelita. Cuando volvamos allá, formaremos sindicatos, o quizá los encontremos ya formados. Pero, no sindicatos que hagan huelgas ¡ eso ni hablar ! sino sindicatos que digan a los trabajadores aquello de ¡ arremangaros la camisa, que hay que producir mucho para « levantar el país » ! Y, de vez en cuando, a cada elección que haya, les diremos « ¡ votad a este o al otro, o al de más allá ! Así, con un buen comportamiento, podremos tener comités sindicales que no vayan nunca a la cárcel, ni reciban palos de la « reacción ». Y, el pasado, y nuestros compañeros caídos para dar « prestigio y fama » a la C.N.T. ¡ que descansen en paz ! El pasado no cuenta, sino para hacer la historia. ¡ Aunque la verdad es que los que hicieron historia obraban mirando siempre al porvenir ! Y, esto, querido amigo, no se puede olvidar, a menos de renegar de nosotros mismos.

¿ Es que si los anarquistas americanos del norte o del sur, se decidieran a colectivizar las plantaciones de algodón, es que si los trabajadores brasileños socializaran las de café, los gobiernos « democráticos » de aquellos países no los harían masacrar por la llamada « fuerza pública » ?

Uno de los escritores de la prensa confederal que más reclaman modificación de tácticas, eres tú, mi amigo. Pero aún no te he leido una sola línea pidiendo, ya que no reclamando, « concesiones » al capitalismo español. Y puedes creer que esto es lo que ha motivado mi réplica a tu artículo. Pues me parece que vas demasiado lejos en tus pretensiones.

(Suite en page 6.)

PUNTO FINAL

Yo no le llamo a ningún compañero « hijo... de lo que sea ». No está en mi carácter, me parece incorrecto, no creo que resuelva ningún problema y no siento inclinación por el insulto. Y lo sería, imperdonable, si el compañero no lo fuese y, de serlo ¿ a quien cargaríamos la culpa ? En realidad, lo único que conseguiría sirviéndome de tan soez expresión, sería situarme en un terreno que por formación — y por oposición — está muy lejos del camino que me he trazado.

Si señalé que no es con palabras gruesas y de mal sabor — aún escritas en puro castellano — que lograremos convencer a quienes están en el error, si dije que lo constructivo no va de par con lo vulgar, no respondí, ni mucho menos, a una ofensa personal. Ofende quien puede, no quien quiere, y puedo afirmar que no me siento agraviado cuando un compañero pierde los estribos, se desliza en el terreno del insulto o evidencia su discrepancia conmigo en forma mordaz y, por ende, poco convincente. Lo siento por el compañero, no por mí; lo siento porque con su actitud desdice el respeto que mútuamente nos debemos y lo siento también, y muy particularmente, porque pienso que a las ideas se las valora con sensatez y produciéndose, por escrito y de palabra, de modo a que el buen gusto y la corrección se hermanen con lo que somos como hombres y lo que perseguimos en tanto que colectividad.

A cierto compañero puede parecerle que contestar con « altura » a un fárrago de insultos, es sentar cátedra de hipocresía. Puede igualmente concluír que juzgarse modesto, es razón suficiente para desconfiar del compañero y atacarle con los peores calificativos. ¿ Qué decirle ? ¿ Como hacerle comprender que el buen sentido, la modestía, la comprensión y el respeto no fueron nunca armas de dos filos ? En el caso que nos ocupa, no creo que sea cosa fácil : la respuesta atenta, de compañero a compañero, se cataloga de actitud burguesa; su contenido, de « ego bastante inflado » y si queremos sacarle la punta a esta triste polémica, llegaremos a la conclusión de que quien insulta, lamenta no ser insultado.

Tomar a pecho una replica no supone que « hay algo de verdad en lo que en ella se dice », pero si así fuese, podría devolver el argumento a quien no perdió el tiempo para contestarme prácticamente a vuelta de correo. Sí respondí, repito, lo hice para salir al paso del insulto, de la falta de consideración y de la negación que suponía una polémica fundada casi exclusivamente en la injuria. Tomé a pecho lo vulgar que desmerece, el agravio que disminuye, la falta de sensibilidad que merma valor a la idea y al hombre, lamentando sinceramente que quien debía, no haya sido capaz de comprenderlo.

Como a nadie pedí excusas, me importa un comino que se me nieguen. El hombre es lo que es y cuando se place el insulto, persiste en el camino de la negación. Deploro que así sea, prefiero polemizar con quienes escriben con « altura » y si alguna vez me enfado, si soy quisquilloso, repito que no debe buscarse la razón en la ofensa que puede haberse asestado con pluma acerada, que suele escribir con ira y frecuentemente sin reflexión. Allá cada cual con su actitud pero frente a la de quienes

● *Suite en page 5.*

INTERNATIONALE

EL CASO NAESSENS

Dos pesos y dos medidas

En el número 108 de « ESPOIR », correspondiente a la fe- 26 de enero, la compañera Federica Montseny, en su crónica « Dia tras Dia », nos habla ya de dicho caso. Por ser el mismo, de palpitante actualidad, toda la prensa a gran tiraje, ávida siempre de lo « sensacinoal » y buscando con qué poder distraer, durante unos dias, o unas semanas, la atención de sus lectores, se ha volcado por completo sobre la aventura vivida, estos últimos dias, por el biologista Naessens. Ahora resulta, por lo que podemos leer en los periódicos de última hora, que Naessens es un charlatan, un impostor y que de ello es acusado e inculpado, por la justicia oficial. Desde luego, nuestro propósito, al tratar hoy este asunto, no es, no puede ser, el de aplaudir ni no aplaudir (no es este nuestro papel), tal determinación, de las autoridades representativas de la citada justicia oficial. Nuestro propósito y nuestra única intención, al tratar hoy este caso, es de demostrar cómo, en otro, idénticamente igual, en charlatanismo e impostura vergonzosa (caso de concretarse lo que de Naessens se afirma) el uno, es sancionado y castigado por la ley y el otro, que más cantidad de inmoralidad contiene, y que el volumen de expoliación hacia sus víctimas es mucho mayor, no tan sólo se vé librado de sanción alguna, si no que es tolerado y, además, favorecido en su vergonzoso cometido, por las mismas autoridades que inculpan, condenan y castigan al primero.

Ya el amigo lector habrá, sin duda alguna, adivinado por lo que precede, que nos referimos al gran robo moral y material; a la tan desmesurable, incalificable e ignominosa explotación que de los mejores sentimientos humanos; de la fé y ciega credulidad, se perpetran en Lourdes. En efecto, es aquí donde la Iglesia Catolica, Apostólica y Romana, con su monumental y triste carnaval, ejerce su santo apostolado de charlatanería e impostura. Porqué, sí de charlatanismo y de impostura es acusado Naessens, consideramos sinceramente de que mucho más existe de ello, en lo que la Iglesia realiza en Lourdes. En Lourdes, no son tan solo unas docenas (o quizás unas centenas) de enfermos que, abandonados de toda esperanza de salvación en la medicina oficial, acuden hacia el lugar donde creen poder encontrar el « milagro » que ha de devolverles la salud. Allí, son miles y cientos de miles, por no decir más, las desgraciadas víctimas que son vergonzosamente engañadas, robadas y explotadas por los buitres ensotanados; y más vil, más repugnante, resulta dicha santificada tarea, al saber, ya de antemano, sus organizadores, que ningún enfermo, que lo sea de verdad, regresará curado a su hogar. Y sin embargo, a este engaño mil veces inmoral, a este robo mil veces criminal, no tan solamente no se le condena, si no todo lo contrario; el mismo es aplaudido por un sin fin de organismos oficiales y de gentes « bien pensantes », y si no lo es oficialmente, por la medicina oficial, sí lo es, de manera oficiósa; de la contrario, de reinar tan sólo un peso y una medida, igual para todo y para todos, el escenario más descarado y el más abyecto, de los insultos a la razón y al sentido más elemental, con que la madre Iglesia, con desfachatez sin igual, ejerce ante el mundo entero, traficando, con alma de comerciante sin entrañas, con el dolor y el sufrimiento humano, en Lourdes, ya haria tiempo, mucho tiempo, que habría desaparecido de este nuestro desdichado planeta.

Vicente CAUDET.

Port-de-Bouc, febrero 1964.

NUESTRO PENAR

Cada día laborable, cuando salgo de casa, a las ocho menos cuarto de la mañana, para ir al trabajo, mi cerebro, impresionado por la lectura de los libros, revistas o de artículos periodísticos, en los cuales los autores exponen ideales de solidaridad humana y de libertad, pienso con vehemente y fervoroso anhelo en la organización de nuevas formas de convivencia social, sin la explotación y la codicia que caracterizan las sociedades actuales, llámense capitalistas, comunistas o autocráticas.

Sin embargo, a medida que voy acercándome al almacén donde presto mis servicios, van esfumándose de mi mente las ideas nobles y generosas, para entrar en el terreno de la realidad cotidiana.

Nuestro patrono (como todos), dominado por el egoísmo, y por la fiebre de los negocios, desde su despacho espera con ansia la entrada del personal empleado y por ende mal retribuído, para dar las disposiciones necesarias a fin de obtener de los obreros el máximo rendimiento. La bondad, la conciencia y el respeto a la personalidad humana no cuentan para los corazones metalizados.

¡Pobre burgués! Su espíritu sin alas, dominado por la codicia insaciable de acumular dinero (que como todas las pasiones, anula la voluntad del individuo) es tan absorbente y tiránica, que el avaro hasta los últimos instantes de su vida es esclavo del vil metal.

No obstante, analizando objetivamente y con sentido de realidad el cúmulo de atropellos, de expoliaciones y de miserias que, como un cáncer maligno y destructor, roen las entrañas de las sociedades humanas, llegamos a la evidencia de que no son solamente las clases que viven de la explotación y el privilegio las responsables del caos económico, social y moral que sufre la humanidad actual; también son responsables la inmensa mayoría de los trabajadores, que, por ignorancia, apatía y egoísmo, no cumplen con sus deberes sindicales, no se prestan el apoyo solidario que sería de desear ni hacen el más mínimo esfuerzo para hacerse respetar ni para salir de los abismos de la explotación y de la tiranía en que nos tienen sometidos los amos del capital y sus servidores.

Mis compañeros de trabajo (como tantos otros), mientras están sirviendo a la clientela, clasificando géneros, poniendo precios o llenando las estanterías, como si vivieran en el mejor de los mundos, en sus conversaciones sólo hablan de la televisión, de los artistas de cine, de la moda de los peinados, corte de cabellos, tintes, de lucir ropas interiores y blusas, tricots y demás vestidos exteriores de nylon, tergal, orlon, etc., y, como punto final la obsesión morbosa y dominante del problema sexual; esta cuestión absorbe y domina de tal manera el cerebro y los sentidos de la juventud y en particular la femenina (que, salvo raras excepciones dignas de respeto y de consideración) entra en el marco de la patología erótica.

Los que de jóvenes, impulsados por un ideal de bondad y de fraternidad humana, nos hemos preocupado de nuestra formación moral y de la conservación de nuestro equilibrio mental y físico, siempre hemos tenido por norma esquivar y repudiar los medios de perversión y de embrutecimiento, a la par que, por educación y por respeto a nuestros semejantes, nos abstenemos de pronunciar palabras que nos producen pena y repugnancia al oirlas pronunciar por bocas de jóvenes trabajadores, al explicarse mutuamente y sin el menor asomo de pudor sus andanzas amorosas.

Esta realidad ambiental, que contrasta continuamente con la ética de nuestro ideal y nuestro deseo de solidaridad universal, nos hace sufrir enormemente, ya que quisiéramos poder conversar con nuestros hermanos de explotación, de las cuestiones fundamentales que, por su interés y envergadura, afectan a la actual generación y el porvenir de las futuras. Nuestra aspiración y nuestro más vehemente deseo sería hablar de los problemas económico-sociales, de enseñanza, de arte, de ciencia, es decir, de todo cuanto contribuye a la extensión del progreso, de la cultura, de la paz y de la libertad de los pueblos.

Muchas veces, cuando pienso en los miles de millones que los parias

(Suite en page 6.)

Vámpiros
(Del Album «Reflejos» de Monros)

APUNTES DE NUESTRO TIEMPO

NADIE puede dar más de lo que tiene. La generosidad tan sólo alcanza ciertos límites. Y la vergüenza, también. Lo que no se posee, difícilmente puede ofrecerse a los demás. Claro es que, hay quien entrega lo que no le pertenece. Y hasta ofrece el oro y el moro para no proporcionar más que disgustos y quebraderos de cabeza. No es extraño: quien no tiene vergüenza, de nada puede avergonzarse. La dignidad, en ciertas esferas políticas, es una cosa rara que no está al alcance de todo el mundo. Se cotiza a muy alto precio y da pocos resultados.

Vivimos la era crucial de la coexistencia. La voluntad de entenderse no conoce puertas ni cancerberos. Las declaraciones truculentas quedaron atrás. Es la sensatez la idea genial de nuestro tiempo. Los estadistas de todos los colores se han convencido de que la destrucción no conduce más que a la muerte. Y ahora, todo quisque quiere vivir, aunque sea vegetando: «Lo primero es vivir, y después filosofar». ¿Colonilismo, imperialismo comunista, imperialismo capitalista? ¡Poco importa! Las naciones pueden vivir sin hacerse la guerra: ¿Cómo no han de entenderse los hombres, si las naciones llegan a buenos acuerdos?

Que Franco y Castro se hayan reconciliado, es un hecho que no debe sorprender a nadie ¿Acaso no hicieron lo mismo, Hitler y Stalin? La historia de la traición se sucede con harta frecuencia Lo que no se repite tan fácilmente es un gesto gallardo o una postura honrada. Paco y Fidel son dos comparsas del circo político mundial. ¿Podía creerse que uno de los dos, por lo menos, fuese persona honrada? Si la sorpresa no existe, ¿por qué alarmarse de tal manera?... Además, los milagros de la coexistencia pacífica obligan a muchas cosas. Y en los dominios de la alta política nunca se dice la última palabra, si es que la palabra existe.

El hecho de que Lojendio el fanfarrón, embajador de Madrid en La Habana, le mesara las barbas al estupendo, histérico y notabilísimo revolucionario Fidel Castro, no podia desencadenar un conflicto entre dos Estados totalitarios. Entre personajes de tal ralea un incidente más o menos carece de importancia. No tiene alcance alguno. Porque lo que cuenta es el oro blanco, negro o amarillo. Y los intereses creados, y por crear, exigen ciertas obligaciones. No hay que escandalizarse de nada. El camino es largo y el mundo sigue andando.

El 7 de enero se conmemoró en Madrid nada menos que el advenimiento de Castro al Poder. La revolución cubana ha sido ensalzada por los alabarderos del Estado vertical. Ni los representantes de Franco ni los delegados de Castro perdieron el pudor al unirse para festejar tan singular acontecimiento. El pudor no les hace falta para vivir. Ni para morir, tampoco. A pesar de todo, aún hay quien se empeña en tomar a chufla la unión de los Estados y en no querer admitir las ventajas que ofrece al mundo la coexistencia pacífica. Tratándose de existir, todo está permitido. Lo único que importa es poner a salvo los principios, es decir, la doctrina de Carlos o de Jesús. Lo demás son monsergas. Madrid y La Habana se entienden. los negocios son los negocios. Cuando se hace política de Estado, los escrúpulos de conciencia no cuentan.

Y es natural que así sea. Si se tiene conocimiento de lo que representa la responsabilidad del poder; si se analiza lo que es la alta política, la economía internacional, el comercio exterior y las relaciones diplomáticas aun entre regímenes opuestos, se convendrá en que los prejuicios morales están fuera de lugar, cuando de salvar el destino de los «hombres y de los pueblos» se trata. Así ocurre que se procede como la famosa mosca, que se sentó en la nariz de la esfinge, siendo incapaz de descubrir la faz de ésta porque llegó a perder toda perspectiva, toda amplitud de visión. La belleza del horizonte jamás será apreciada por los papanatas.

Cada época descubre nuevos derroteros y la nuestra es rica en sucesos de toda suerte. Así se explica que Pekín acuse a Moscú de haber traicionado a Carlos Marx, a cuyo Mesías los bolcheviques no tuvieron jamás en cuenta para edificar su socialismo. El Vaticano quiere hacer la unión entre católicos, protestantes, ortodoxos, judios y musulmanes. Ben Bella no va a la zaga: se ha vestido de miliciano para recibir al ministro español de industria. Los misterios de la coexistencia pacífica nos presentan un abanico tachonado de estrellas. Y no de plata precisamente. Como se verá, estamos en el mejor de los mundos. Volvemos a los orígenes pristinos, a la verdad inicial. Las fuentes del amor saciarán la sed de infieles, herejes, papistas, agnósticos y heterodoxos.

Somos partidarios de la coexistencia pacífica. Y si es moral, mucho mejor. Queremos la unión sincera y la fraternidad entre los hombres. Pero por favor: en este mundo hace falta un mínimo de decencia. Y de vergüenza De seguir las cosas por el camino emprendido, cualquier día se dirá que Castro es émulo de Durruti, y que Francisco Franco y el apóstol de Cuba, José Martí,. son dos personas distintas y un solo dios verdadero.

Ramón LIARTE

PUNTO FINAL

(● Suite de la page 4)

usan y abusan de calificativos que ponen en tela de juicio su persona y las ideas que profesan, la mía seguirá siendo el respeto, o el silencio, firmemente convencido de que lo cortés, no quita lo valiente.

En lo sucesivo, y me atendré formalmente a esta norma, optaré sistemáticamente por el silencio, seguro de que en muchos casos es la única respuesta que debe darse. Lo mejor, sin embargo, sería que en las columnas de nuestros periódicos, abiertas a todas las opiniones, se evitara que lo vulgar tomara carta de ciudadanía « que no se hermana ni con lo que somos como hombres ni con lo que perseguimos como colectividad ».

A. TARRAGO.

Paris, febrero de 1964.

Publicamos este « Punto final » del compañero Tarragó como definitivo punto final a la polémica producida entre él y el compañero inglés Ian Kaliszewski. Lo hacemos asi, por creerlo justo, dada la longitud de la contrarréplica de Kaliszewski. No publicaremos, sin embargo, ni un artículo del compañero Caudet, de Port-de-Bouc, ni una Carta a la Redacción, sobre el mismo tema, de la F.L. de Decazeville. Consideramos que hay, en efecto, que dar fin a esta polémica. « ESPOIR » da el ejemplo, renunciando a contestar a alusiones que considera injustas. A nosotros no es el espíritu caústico ni las palabras incisivas lo que nos ofusca : « Juanonus » y Samblancat dijeron y escribieron de más gordas. Cada cual tiene su estilo propio. Lo que nos disgusta, es que se saquen de quicio las cosas y se desorbiten los problemas. Pero en esto también hay que hacer honor a la famosa tolerancia. Rogamos, pues, que no se nos envien otros textos sobre este tema, ya que no podrán ser publicados en las páginas de « ESPOIR ». — N. de la R.

DE TOUT ET POUR TOUS

INQUIETUDES

Militantes de temple

(Continuación.)

El día que salimos de Madrid, el compañero José Grinfiel y yo, serían las doce. cuando abandonamos el local de Reforma Agraria. Ganar la carretera de Valencia nos costó algo de trabajo; pero con los «naranjeros» nos hicimos respetar. Cuando llegamos a Minganilla, había un autocar del Sindicato de la Construcción poniendo gasolina, y en él, iba Juan Ortega Carbonero, con su clásica pelliza y la garrota. Se apeó, y me dió un golpecito en la espalda, diciéndome:

—Mal « ferroviario », ésta la hemos perdido, ya veremos quien gana la próxima. En Valencia te espero.

Partió el autocar, y me quedé mirando cómo se alejaba Juan sacando la garrota por la ventanilla y marcando círculos con ella. Ya no le ví más... Cuando llegué a Valencia, el autocar había partido para Alicante.

Como tantos miles de compañeros y camaradas, Juan Ortega Carbonero fué apresado en Alicante y trasladado a Madrid, donde fué juzgado sin ninguna acusación, y solamente por ser anarquista. Le impusieron 25 años de cárcel, y en la cárcel de Porlier estaba encerrado.

Hemos dicho que Juan tenía un hermano ferroviario, que el movimiento faccioso le cogió en Avila, y al lado de Franco se pasó toda la guerra. Cuando terminó, volvió a Madrid, su residencia oficial.

«El cura de La Horda». Llegó el primer desfile de la «Victoria», 1940, y a Madrid acudieron representaciones de todas las fuerzas que habían intervenido en la contienda. Durante el tiempo que duró la pelea, el cura de La Horda fué capellán, con el grado de capitán, en una bandera de Requetés de Logroño, y fué con su bandera al desfile de la «Victoria». Alguien que se interesaba por Juan Ortega Carbonero, y conocía al cura, lo vió y fué siguiéndole hasta que le pudo hablar. Y el cura de La Horda le dijo, que por la noche, fuera al hotel donde paraba y allí le atendería.

El amigo que se interesaba por Juan, le habló de su paisano Juan Ortega Carbonero, preso en la cárcel de Porlier, condenado a 25 años de cárcel, por si él, quería hacer algo en su favor. Y el cura de La Horda, un poco sorprendido, le dijo así:

—¿Pero, vive Juan todavía? Y dando un palmadita en el hombro al amigo, le respondió:

—Váyase tranquilo, que eso lo arreglo yo en unas horas.

Y, a la media noche del mismo día, de la «Conmemoración de la Victoria», a la puerta de la cárcel de Porlier, se paraba una camioneta pintada de verde, y cubierta con un toldo. Del interior se apeó un cura con uniforme de capitán y pistola a la cintura, al mando de una escuadra de requetés. Entró el cura en el despacho del director de la cárcel, seguido de dos soldados y un sargento, y le pidieron que les entregara al preso Juan Ortega Carbonero. El director se resistía a entregarlo, porque no tenía orden, y porque el recluso no estaba condenado a muerte. Pero el cura, con malos modales. le replicó:

—Usted me lo entrega ahora mismo, y si no me lo entrega por las buenas, paso con la gente a buscarlo y me lo llevo a él y a usted.

En unos desmontes del Arroyo Abroñigal, frente al cementerio del Este, cuando amaneció, unos traperos encontraron el cuerpo de Juan Ortega Carbonero, acribillado a balazos y con la cabeza destrozada.

Y en la portería de la cárcel de Porlier, había un hatillo con ropa que perteneció a Juan, con una etiqueta que decía «TRASLADADO».

Estos recuerdos que yo evoco de Juan Ortega Carbonero, no pueden ser considerados ni como una semblanza, y menos como datos biográficos. La vida de un militante como Ortega Carbonero, tan llena, no puede caber en unas simples cuartillas. Más, teniendo en cuenta que no soy yo el más indicado para hablar de él. Me faltan algunas épocas de su vida errante y perseguido por toda España, que yo ignoro. Y estas épocas las considero las más interesantes de su vida. Juan Ortega Carbonero, desempeñó en la Organización confederal, innumerables cargos, todos de una gran responsabilidad. Del Sindicato de la Construcción de Madrid, fué varias veces secretario. Tamb'én del Comité Regional del Centro y de la Federación Local de Sindicatos Unicos. En cada clandestinidad, allí iba a parar Ortega. Vueltos a la normalidad, Juan presentaba la dimisión y le daba paso a otro militante. De la F.A I., no digamos: Ortega Carbonero era anarquista, y aceptaba el puesto que los militantes le confiaban.

Me gustaría, si alguien, con más elementos de juicio que los míos, hiciera algo documentado sobre Juan... Viven compañeros que formaron parte de su grupo de afinidad; todos anarquistas, capaces, y buenos militantes. ¿Por qué no lo hacen ellos?

J. PASTOR SEVILLA.

Inglaterra, enero 1964.

"Quien mal anda, mal acaba"

Así lo dice el proverbio y casi se puede asegurar que en la mayoría de lbs casos es cierto. Empecemos por los dictadores, y veremos que son raros los que mueren tranquilamente como la mayoría de los mortales. Mussolni, Hitler, Trujillo, Pérez Jiménez, Perón, Batista, Diem, y otros que sería largo de enumerar. El único que se salvó, fué Stalin, y habría que saber los malos ratos que pasó los últimos años de su vida, y ya vemos que ni después de muerto le dejan tranquilo. No podemos pronosticar cómo acabarán nuestros «amigos» Franco y Salazar.

Vienen estas reflexiones a cuento, porque acabamos de recibir, bajo sobre (sin saber quien nos lo manda) el primer número de «Mundo Obrero» editado en Madrid, órgano de la Comisión política del Partido comunista español. El periódico no tiene desperdicio; en su editorial explican por qué rompen el silencio; no pueden, según ellos, aguantar más; están hartos de obedecer a Moscú, y al Comité central. Comité de las derrotas, le llaman; le dicen que no ha acertado en ninguno de sus pronósticos; ¡hay que ver cómo ponen a Mije y a Uribe, a la Pasionaria y a Carrillo! A la Pasionaria le preguntan: ¿quién ha sido el traidor: Wenceslao Carrillo, o su hijo Santiago?

En las páginas interiores publican la fotografía de Grimau y preguntan: ¿quién lo mandó a España señalado? Los militantes del interior sabrán desenmascarar a los responsables; así lo afirman.

Luego, dirigiéndose al Comité central de las «Derrotas», les echan en cara la propaganda descarada y demagógica que hace Radio «Pirenaica», les acusan de embusteros (esto lo sabíamos antes que ellos); les aseguran un buen porvenir si acaso vuelven a España. ¡Pobres comunistas! Es fatal que casi todos los líderes tengan que terminar sus días, o fusilados, o desprestigiados.

Sabíamos que en España existía un gran malestar entre la militancia, pero no creíamos que el problema fuera tan serio. Hace poco tiempo, me decía un comunista recién venido de España, que estaba asqueado de ver la porquería que había en el exilio (se refería a su partido) y que se había dado de baja. Me dijo cosas interesantes respecto a cómo piensan en el Interior; no quieren saber nada con la Pasionaria y compañía; no quieren saber nada con Moscú; el Partido del interior está identificado con los chinos.

Habrá que seguir de cerca el desarrollo de esta crisis del comunismo mundial. Si los demócratas españ'es, sin distinción, saben aprovechar la ocasión, podríamos sacar gran provecho para el futuro de España; y sobre todo las organizaciones sindicales.

Es por esto, que hay que revalorizar la Alianza Sindical. Se puede afirmar, sin temor a equivocarnos, que fuera de la Alianza Sindical no hay salvación para la clase obrera. Podrá especularse cuanto se quiera sobre el valor de unos principios (cada uno tiene los suyos) pero la realidad hará abrir los ojos a muchos que viven de ensueños. Si los militantes de todas las organizaciones obreras, no tratan de ponerse de acuerdo, quizás, y sin quizás, nos pasará como a los conejos de la fábula.

Aprovechemos las discordancias de los comunistas, pero a condición de hacerlo mejor que ellos y no olvidemos, como decíamos al empezar, que quien mal anda, mal acaba.

REVERTER

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

Respuesta obligada a "Mentiras y verdades"

(Suite de la page 3.)

del corresponsal de la crónica aludida, aún cuando podemos adherirnos por completo a lo que decía, sin quitar una coma y quizá agregando mucho más; por ejemp'o, de que para protestar contra la visita de un ministro franquista, la C.N.T. no necesita **« plan de acción determinado de antemano »** y agregaré más, ni necesidad de consultar a nuestro organismo intercontinental para actividades de este género. Nosotros sabemos cual es nuestra misión y nuestra acción es independiente y coincidente con el resto de núcleos y organismos libertarios. Es más, consideramos que para esas actividades, que indudablemente corresponden à un sentimiento de solidaridad hacía los presos, hacía los mineros de Asturias y León, hacía el pueblo español, más de una reunión sobra, como están sobrando estos comentarios que ponen al descubierto la parte débil del exilio, sobre todo en lo que a Inglaterra se refiere.

La delegación de la C.N.T. — que dicho sea de paso — tenía mucho interés en que fuera la Alianza Sindical la organizadora de la protesta, creyó que no había razón para polemizar en una cuestión tan simple como manifestarse ante la llegada de Fraga Iribarne. Pero por lo que ahora leemos, la U. G.T. no podía aceptar « condiciones impuestas ». Las condiciones que se imponían las determinaban las circunstancias, y por cierto, a unos dias de distancia de la llegada del viajero.

« Verus Dicere » nos dice que la Unión de Fuerzas Democráticas se pasaron una noche esperando a que acudieran los compañeros de la C.N.T. y que éstos no se presentaron. Tendrían ganas de esperar, pues por teléfono se les comunicó muy temprano, de que aún cuando no podíamos acudir por razones de trabajo, esperábamos se nos comunicaran los resultados de la reunión. **Aún estamos esperando conocer los resultados.** Además, la C. N.T. no ha participado nunca en el núcleo a esa llamada Unión de Fuerzas Democraticas que, por lo que se dice, la integran los mismos que componen la Alianza Sindical. Además ¿ por qué complicar un asunto tan simple ? Si no se estaba de acuerdo con protestar públicamente y manifestarse ante la embajada, se dice rotundamente y sobran rodeos y ganas de perder tiempo. La C.N.T. no quiere, al menos hablo ajustándome a una inquietud del núcleo, perder más años en reuniones y palabras. Ya se han perdido bastantes para que se trate de « imponer » la rutina del exilio. Allá los que quieran sostener ese falso tinglado de la mesa redonda permanente .

No es verdad que se haya dicho que « Tribune » comentara el llamamiento que se hizo al antifascismo en general. No se trata del m'smo llamamiento que la C.N.T. hizo a los españoles; sino el « Press Release » o comunicado divulgado a las agencias de prensa con los detalles más pertinentes sobre la manifestación. Es cierto que ese semanario daba una referencia a continuación del comunicado que ofrecía la redacción, acerca de la manifestación organizada por la C.N.T., y en esa referencia se agregaba que la U. de F.D. había hecho una declaración que sería entregada a la prensa inglesa. Diré con toda claridad que pensé no se llegó a hacer, puesto que nada — aparte de nuestra protesta — mencionó la prensa inglesa.

En cuanto a que « Tribune » no es un periódico socialista (pido al lector disculpas de esta manera de comentar, siguiendo el curso de lo que dice y como lo dice « Verus Dicere »), me parece una acusación tan grave como decir que no hemos dicho la verdad en nuestros semanarios. Sus principales propulsores son hombres como Michel Foot, Richard Clements, y el desaparecido Bevan. En sus páginas aparecen firmas como Jenkins, secretario de A.S.S.E.T., Donald Soper, Fenner Brockway, Martin y David Ennals, etc. Si estos hombres no son socialistas... que venga Fraga Iribarne a aclararlo.

A. ROA.

Londres, febrero 1964.

(Terminará en el próximo número).

Al amigo A. Tarragó, para terminar

(Suite de la page 4.)

« Dire que la droite et la gauche sont exactement la même chose est une affirmation gratuite et équivoque qui tourne le dos à la réalité ». La droite servira exclusivement les intérêts capitadlistes et ne laissera que les miettes à la classe ouvrière; elle fera de son mieux pour que l'enseignement soit partiel en offrant à l'église la possibilité de prendre en charge l'enfant d'aujourd'hui, pour en faire le robot de demain », disais-tu le 2 décembre 1962. Nunca tuvo la Iglesia tanta influencia sobre jóvenes y viejos como actualmente, en que la humanidad está dividida en dos partes, una creyente y otra atea, o sedicente tal. El marxismo, sola doctrina política que, según sus discípulos, se aproxima al anarquismo, dueño absoluto de vidas y almas de más de mil millones de seres humanos, hasta ahora ateo e irreligioso, se está « convirtiendo » al cristianismo. Por supuesto, que los marxistas nos impusieron ya, en los últimos meses de nuestra guerra, el curato. ¿ Donde encuentras tu la diferencia ? Desde luego que tus ideas, querido amigo, por eso, por « adaptarse » a la « realidad » quizá te aporten la satisfacción de hacerte adeptos, pero ellas llevarán pocos afiliados a la C.N.T. pues, ni que quieras ni que no, te hallas en total contradicción con esta organización.

Quizá con menos dialéctica o elocuencia que tú, pero siempre encaminado a defender a todo trapo la organización y las ideas que me hicieron hombre, creo, estoy seguro de haber interpretado el sentir de una gran parte de militantes confederales que de ser llamados a pronunciarse, te exigirían un poco más de circunspección, pues si bien es cierto que algunos de tus artículos son valederos en no importa que periódico, cuando tratas el asunto en cuestion tiras todo a hacer p... ¿ Por qué no das una conferencia sobre el tema, invitando con antelación a los compañeros de la región parisina, en la cual se podría entablar debate ? Compañeros con los que he hablado del asunto, me lo han sugerido, y creo que te harían recordar algo que paraces olvidar. Si en verdad la buena fé es tu norma, discute estas cosas en el área de nuestros medios, y escribe sobre otros temas menos espinosos. Es una sugerencia que me permito hacerte. Y, no olvides que las pocas páginas de que dispone la organización, están mejor empleadas para combatir a **« todas las reacciones ».**

Como decía el compañero S. Fernández « entre nosotros, el decir con toda claridad y franqueza lo que se piensa sobre nuestros problemas, **es costumbre y deber ».** Por lo demás, y a pesar de que « nous ne sommes pas des candidats à la députation, nous ne briguons pas des portefeuilles, nous n'attendons pas grand chose de l'Etat et nous savons que l'avenir de l'homme dépend de lui-même », seria muy conveniente que dejaras de hacer diferencias entre reacción y democracia, por lo menos en la prensa.

M. OCAÑA.

Bezons. Enero 1964.

Sin ánimo de coartar la libertad de nadie, pero creyendo que es deber nuestro evitar que las polémicas se deterioren, sugerimos la conveniencia de no dar más vueltas en torno a este tema, a nuestro entender suficientemente debatido. Otros temas surgirán, alrededor de los cuales la discusión puede reanudarse, aportando contribuciones útiles al examen de los múltiples problemas que hoy preocupan a la militancia, de cara al futuro de la C.N.T. y del pueblo español.

(N.D.L.R.).

Nuestro penar

(Suite de la page 5)

del mundo entero malgastan en lujos, vicios y banalidades que, por su propia naturaleza, contribuyen a perpetuar la explotación, a la miseria, a la degradación moral y a la ruina física de los seres humanos, me duele el corazón y siento honda pena cuando constato que, con lo que se tira inútilmente, con poco tiempo podríamos levantar un mundo de fraternidad social, de paz y de solidaridad entre todos los pobladores del planeta Es axiomático que la buena o mala organización de las sociedades humanas está en relación con la bondad, con la comprensión y capacidad de los seres que las componen.

Sin embargo, por encima de todos los obstáculos, nuestro deber es seguir adelante en pos del ideal, ya que el que se para en el fango de la rutina es un estorbo y una rémora para el progreso moral y social de la humanidad.

Andrés CAPDEVILA

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

C O M M U N I Q U E .

La Sixième Union Régionale, Union Locale de Toulouse, convoque assemblée générale pour le dimanche 16 février, à 10 heures, à la Bourse du Travail, place Saint-Sernin, Toulouse.

DOS CONFERENCIAS DE JULIO JUST EN TOULOUSE

Organizadas por la Federación Local de la C.N.T. de Toulouse, el señor Just dará dos conferencias en esta ciudad.

La primera, el sábado, día 29, en la Sala Sénéchal, antigua Facultad de Letras, rue Rémusat, a las 21 horas.

El tema será: *«Las emigraciones políticas españolas. Su influencia dentro y fuera de España».*

Siendo el tema extraordinariamente vasto, y deseando dedicar especial atención a la última en fecha de estas emigraciones — la nuestra — el domingo, día 1 de marzo, dará la segunda parte en la Bolsa del Trabajo, Sala de la C.N.T., a las diez de la mañana.

Dado el interés de estas conferencias, estamos seguros de que habrá afluencia de público.

SOBRE EL FESTIVAL DE DREUX

Como se había anunciado en estas columnas, el dia 19 de enero, debía celebrarse en Dreux un gran Festival. A causa del desgraciado accidente que costó la vida al compañero Jaime Cañizar Arrufat, este festival fué aplazado.

Se nos comunica que se celebrará el dia 16 de febrero, en la Sala de Conferencias, 55, rue St-Thibouet.

El Grupo Artístico, patrocinado por S.I.A., pondrá en escena el sainete cómico « La Real gana » y, como complemento, habrá un grato y variado programa de Variétés, en el que actuarán un ramillete de buenos aficionados al cante y a la mùsica.

La entrada será gratuita, con aportación voluntaria.

¡Todos al Festival de Dreux, el dia 16 !

FEDERACION « MUJERES LIBRES » DE ESPAÑA EXILADAS EN GRAN BRETAÑA

NUESTRAS ACTIVIDADES

Estimadas Compañeras y Compañeros :

Nos es grato comunicaros que dando curso a nuestros proyectos de realizaciones culturales hemos organizado nuestra primera Conferencia para el domingo dia 1 de marzo, a las tres de la tarde.

En ella, nuestro compañero y amigo Giovanni Baldelli, disertará sobre el interesante tema « Educación y Libertad ».

La Conferencia tendrá lugar en la sala de lectura de Royal Hotel, situado en Woburn Place, W.C. 1. (lugar inmediato a la estación de metro de Russell Square, y no muy distante de la estación de Euston Square, Autobuses : 68). Obvio es decirlo, ésta será pública, y cuantas personas lo deseen tendrán acceso a la misma. Por lo que esperamos difundais esta invitación lo más ampliamente posible.

En espera de que todos vendreis a escuchar la palabra autorizada del conferenciante, os saludamos fraternalmente.

Por la Comisión :
S. Cultura y Propaganda.

C.N.T. A.I.T.

NUCLEO RHONE-LOIRE

CONCENTRACION CONFEDERAL Y LIBERTARIA EN CHAUFFAILLES (S.L.)

El dia Primero de Mayo, a las nueve y media de la mañana, en la Sala de Fiestas de Chauffailles.

GRAN MITIN COMMEMORATIVO DEL 1° DE MAYO

patrocinado por la Comisión de Relaciones del Núcleo Rhône-Loire, y organizado por la F.L. de Chauffailles, en colaboración con la F.L. de la C.N.T. de Roanne (Loire).

Harán uso de la palabra : Dos compañeros de la C.N.T. de España en el Exilio, de gran solvencia militante. En una próxima nota señalaremos los nombres.

*

A LAS 2 DE LA TARDE EN LA MISMA SALA

A beneficio de España Oprimida, Gala de variedades, internacional, con la participación de un escojido y selecto número de artistas de la región de gran relieve. Aseguramos anticipadamente, a propios y ajenos, la presentación de un Festival que nos hará vivir unas horas bajo un ambiente puramente español.

Compañeros de la región y departamentos vecinos : todos a Chauffailles.

La **Confederación Nacional del Trabajo,** representación genuina del Sindicalismo Clásico Español, en lucha permanente en defensa de las clases oprimidas, invita cordialmente a todos los trabajadores españoles, emigrados ó no, a compartir cordialmente la fiesta del Primero de Mayo 1964.

*

Los grupos artísticos de la región que estén dispuestos a participar, se les ruega encarecidamente que se pongan en relación directa con el compañero Abad Antonio, 3 allée Van de Walle, Chauffailles (S.L.), para ultimar el programa antes del 30 de febrero. El tiempo lo tenemos para poder salir airosos, si todos respondemos unánimes y con puntualidad a la organización de la Concentración del Primero de Mayo; como es expresion del conjunto, tiene que ser la obra de todos; afin de vitalizarla, hay que poner en juego lo que esté a nuestro alcance.

Por la Federación Local de Chauffailles :
El Secretario.
Enero 1964.

GRAN FESTIVAL ARTISTICO EN BURDEOS

Organizado por los Grupos Cruz Salido y Cultura Popular, a beneficio de la Liga de Mutilados e inválidos de la Guerra de España, se celebrará un festival el domingo 16, del actual, a las tres y media de la tarde, en la Sala Son-Tay (detrás de la estación de San Juan), poniéndose en escena el entremes : « 3 platos 5 pesetas. Y la comedia « Luz a la vida ».

Terminará el espectáculo con una valiosísima selección de Variedades.

PARADERO

Se desa noticias de García Novo; pregunta por él Santos. Dirigirse a M. Archs, 11, rue Jules-Noriac, Limoges (Haute-Vienne), que lo trasmitirá al interesado.

Echos... de Presse

(Suite de la page 1)

colonisé des pays considérés comme arriérés. A la longue, les populations de ces derniers pays, surtout entraînées par des personnalités de leur propre pays, qui aspiraient à être leurs dirigeants, ont manifesté leur mécontentement et se sont révoltées contre les maîtres colonisateurs.

Ces populations désiraient une transformation sociale, et leurs revoltes étaient orientées dans un sens révolutionnaire, mais leur victoire étant acquise sur les colonisateurs, leur révolution dans les résultats qu'elles désiraient, a été détournée par ceux qui se sont implantés comme nouveaux dirigeants. C'est l'histoire succincte de l'Algérie et de plusieurs pays d'Afrique, ainsi que ce qui peut subvenir en Angola.

Mais il n'y a pas que les révoltes révolutionnaires contre les dirigeants des pays colonisateurs; il y a eu aussi des luttes opiniâtres, victorieuses, contre leurs dirigeants du moment. Seulement, ce qui jusqu'à ce jour, s'est presque toujours réalisé, est que ces populations, toujours naïves, ont fait confiance à d'autres dirigeants qui n'ont pas manqué d'escamoter leurs aspirations révolutionnaires. Dans l'histoire, les exemples abondent; il suffit d'en citer quelques principaux, d'abord : la grande Révolution française de 1789, ensuite la grande Révolution russe de 1917; la révolution chinoise de Mao Tsé-toung et clôturer par la dernière : la révolution cubaine de Castro. Dans ces révolutions, l'émancipation des peuples a été stoppée par l'installation de nouveaux Etats; comme quoi, la libération des humains ne sera acquise que par la suppression des Etats.

En dehors de ces mouvements révolutionnaires, les nombreuses révoltes contemporaines que la presse relate n'expriment que des mécontentements passagers, surtout incités par diverses équipes qui luttent les unes contre les autres.

Il n'y a pas si longtemps, en Amérique du Sud, des luttes se sont déroulées pour la conquête du pouvoir et la prédominance d'intérêts avec l'aide de divers clans militaires.

Ainsi ce 11 janvier dernier, la presse nous apprend **« qu'au Panama de SANGLANTES EMEUTES AMERICAINES se soldent par 10 morts et plus de 300 blessés ».**

Le lendemain, nous apprenons **« qu'à Calcutta des bagarres de caractère religieux ont éclatées entre INDOUS et PAKISTANAIS MUSULMANS; la police et l'armée ont du ouvrir le feu : coût soixante morts, mais la police ayant été renforcée, l'ordre règne ».**

Les 11 et 12 janvier nous avons appris que **« le principal dirigeant algérien BEN BELLA a montré son énergie en créant TROIS COURS PENALES REVOLUTIONNAIRES... » et en annonçant : « JE VOUS PREVIENS QUE NOUS ALLONS FUSILLER ».** Bel exemple d'exaltation de la « vie révolutionnaire » (?)

Le 13 janvier tout en apprenant que **« la dispute au Panama s'aggravait par une grève générale » dans une petite île africaine, ZANZIBAR, Etat de 335.000 habitants, un coup d'Etat qui, selon la nouvelle du jour, ne fit, heureusement, aucune victime, car les politiciens ont été suffisamment intelligents pour simplement se remplacer mutuellement ».**

Sur cette affaire nous apprenons les 20 et 21 janvier que **« les dirigeants de Zanzibar ayant demandé l'aide des policiers du pays, voisin et ami, le TANGANYIKA; pour toute autre raison, dans ce dernier pays, une émeute militaire se déclenchait »** comme quoi la révolte est contagieuse, à tel point qu' **« après le Tanganyika et le Zanzibar, des pays, presque voisins, le KENIA et l'OUGANDA se mettent en ébullition »** et dans une nouvelle du 25 janvier nous apprenons ce qui ne nous avait pas été annoncé **« qu'à Zanzibar la révolution du 12 janvier aurait fait quatre mille morts ».**

Mais revenons au 15 janvier pour apprendre **« qu'à CHYPRE les communautés grecques et turques ne s'entendent guère et que par la suite des émeutes ont éclatées ».**

Encore ces jours-ci, la situation n'est pas revenu normale; on peut croire que les populations sont victimes des disputes entre dirigeants des deux nationalités, pour lesquels ces populations prennent, certainement à tort, fait et cause.

« Pas bien loin de Chypre, dans le Moyen-Orient, lutte, sans guerre pour le moment, des Arabes, plus ou moins associés contre Israël, pour empêcher ce dernier pays de réaliser des améliorations économiques ».

En passant, notons : **« qu'après la dispute entre le Brésil et la France, au sujet de langoustes, qui survint l'année dernière »** la presse du 23 janvier nous apprend **« le retour de l'accord entre ces deux pays ».**

La clique militaire étant toujours dangereuse, nous apprenons le 30 janvier **« qu'elle s'est manifestée et que les Russes ont abattu un avion U.S.A. en Allemagne de l'Est ».**

Cette revue des faits étant suffisamment longue, je la clôture par la dernière nouvelle du 31 janvier :

« COUP D'ETAT A SAIGON — sans effusion de sang — Des militaires soi-disant mous ayant été dégommés par des militaires plus durs, c'est-à-dire des baroudeurs qui aiment la bagarre ».

Qu'ajouter à cette nomenclature sinon exprimer le souhait que les populations, victimes des divers régimes sociaux, prennent conscience de leurs situations et ébauchent une transformation nécessaire par une véritable révolution qui, se déroulant en toute connaissance, peut ne pas être sanglante ni violente.

Edouard BRUNET.

NECROLOGICA

ISIDRO ARTIGAS

La Federación Local de Béziers, tiene el deber de informar a cuantos alcance este comunicado, la triste noticia del fallecimiento del compañero Isidro Artigas, ocurrida el 16 de enero , a la edad de 63 años.

El entierro civil se realizó el día 18, y en gran número los compañeros y compatriotas asistieron al sepelio, entre los que destacamos una delegación de la U.G.T., presidida por el compañero Durán, que, con el malogrado Artigas, eran los principales animadores de la Alianza Sindical de Béziers.

También las amistades francesas con que contaba nuestro compañero en gran número asistieron al entierro, contribuyendo en grado sumo a dar a este postrer acto el significado que merecía.

El compañero Artigas, suficientemente conocido por los lectores de la Prensa libertaria en el exilio por su brillante colaboración, se había hecho acreedor al respeto y a la simpatía, en tanto que militante de la Organización confederal. Desde su tierna infancia, en el pueblo de Alcorisa (Teruel), donde inició sus primeros pasos de joven inquieto y estudioso, toda su vida fué una incesante lucha en favor de las causas sociales. En este mismo pueblo, impuesto por sus familiares a ser un alumno del Colegio de Padres Jesuítas, el joven Artigas ya dió mucho que hablar, por la razón de que, a la inversa de los otros alumnos que frecuentaban el Colegio, todos ellos destinados a ser buenos intérpretes y defensores de la Iglesia, Artigas asimiló tan bien y tan profundamente los principios de la doctrina cristiana, que pronto llegó a la convicción, que el cristianismo primitivo, con el llamado redentor Jesús, era la mayor de las contradicciones, puesto que la Iglesia no interpretaba ninguno de los preceptos morales del cristianismo. De ahí nace su primera manifestación de rebeldía, cuando, rompiendo con los moldes de una educación falsa y de una imposición familiar, busca en otras partes, lo que no ha logrado encontrar en la educación confesional. A partir de ese momento, Artigas se lanza a la búsqueda de la verdad, de su verdad.

¿Dónde podía encontrar aquella verdad que tanto le atosigaba? ¿En el seno de la Iglesia? era inconcebible para él. ¿Dónde, pues?

Entonces, sin lugar a dudas, optó por el auténtico camino que conduce a la verdad, ¡al pueblo!, al pueblo que sufre y que ansia mejorar su condición de existencia como en Galilea, Cristo luchaba contra el poder de Herodes y Pilatos.

Desde ese momento seguimos la vida de nuestro compañero y le vemos actuar en los Centros Republicanos, que en aquellos tiempos tanta irradiación tuvieron por España, y más tarde en la C.N.T., organización obrera que aglutinaba en su seno las masas del pueblo español que deseaban redimirse de la esclavitud. Identificado con los principios que animan a la C.N.T., el compañero Artigas se entregó de lleno a la lucha; brotes de dicha actividad son sus encarcelamientos durante la monarquía y también durante la Repùblica, por su actuación sindical en el ramo de la Construcción de Barcelona. Su participación activa y militante durante la guerra civil y más tarde en el Exilio, su fé perenne y su convicción de que España seria liberada, un dia, por la voluntad de todos cuantos creen en el progreso y en la emancipación de los pueblos.

Su actividad órganica en el Exilio, primero en Severac-le-Chateau y luego en Béziers, fué siempre un modelo de consecuencia.

Por eso lloramos la pérdida de tan excelente compañero. En estos momentos, en que solo podemos disponer del recuerdo. la F.L. de Béziers transmite a sus familiares acongojados la expresión de su emoción y amistad sentida.

La F.L. de Béziers.

« UMBRAL »

SUMARIO DEL N° 25 :

Francisco Frak: Sobre «El Vicario».
Andrew Hamilton: Las diferencias entre las razas humanas.
Rafael Alberti: Defensa de Madrid, Galope, La imprevisión (poemas).
C. Vega Alvarez: La puerta (poema)
Alfonso Vidal y Planas: El perro ciego de «La Perdida» (poema).
Alberto Insúa (evocación de) Los grandes renacentistas españoles.
Luis di Filippo: La literatura politica, el «Chesterbelloc».
Eugen Relgis. Trágico guarismo: intelectuales y manuales.
S. Guasch: Hidalgo.
T. F. Cano Ruiz: Impresiones sobre América latina.
C. S.: Los últimos tiempos de Manuel de Falla.
Juan Ferrer: «Los libros».
Severino Campos: El ingenio humano ante los imperativos económicos.
Campio Carpio: Evocación del maestro José Durante.
Humberto Guzmán Arce: El sentido de lo hispánico en los pueblos de América.
Henry Tanner: La nueva línea del P. C. en arte insinuada por dos publicaciones.
Noticiario, notas, dibujos, fotografías, etc.

Precio actual del número: 1 F. Pedirlo en todos nuestros puestos de venta y a la sede de «Umbral», 24, rue Ste-Marthe, Paris (X°).

L'accroissement des peuples de couleur s'accélère, tandis que les populations blanches se stabilisent

L'évolution de la situation politique et économique dans le monde au cours des prochaines années va être dominée par un facteur fondamental, l'accroissement de la population va continuer de s'accélérer dans les nations « pauvres » — qui comprennent essentiellement les peuples de couleur, Chine et « tiers monde » — alors que cet accroissement aura tendance à plafonner dans les pays « riches », c'est-à- dire ceux de race blanche principalement.

Aussi, dans un monde de plus de trois milliards d'êtres humains — nombre qui s'accroît chaque année d'environ cinquante millions d'individus — la prépondérance, du point de vue démographique, des peuples de couleur sur les « hommes blancs » ira en s'accentuant.

Ces perspectives peuvent être dégagées des conclusions d'une étude publiée dans le dernier bulletin démographique des Nations unies qui traite plus particulièrement de l'évoltion récente de la mortalité dans le monde.

Le fait essentiel dégagé par cette étude est la diminution considérable au cours des dernières années, de la mortalité, dans les nations « pauvres » (ou peu développées), qui vont bientôt bénéficier de « l'égalité devant la mort » avec les nations « riches », malgré les différences des conditions matérielles ou du niveau de vie.

« La principale division du monde, disait déjà en sepptembre 1955 le pandit Nehru en ouvrant à New Delhi une Conférence du Fonds Monétaire International, n'est pas entre les pays non communistes et communistes, mais entre les nations « riches » ou industrialisées et les nations « pauvres » ou non développées ».

Et ces nations industrialisées sont essentiellement les pays d'Amérique du Nord et d'Europe, ainsi que l'U.R.S.S., l'Australie et le Japon, c'est-à-dire, à l'exception de ce dernier pays, des peuples de race blanche qui totalisent moins d'un milliard d'individus.

LE RESTE DU MONDE

Le reste du monde — plus de deux milliards d'habitants — est constitué, à quelques exceptions près, par. des peuples de couleur d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine, qui sont des nations sous-développées ou « pauvres ».

Or, l'étude publiée dans le Bulletin démographique de l'O.N.U.

Par **Clément BRAISE**

montre que depuis la fin de la seconde guerre mondiale les efforts déployés pour réduire la mortalité ont donné des résultats remarquables dans l'ensemble du monde, et surtout, que les progrès réalisés à cet égard dans les pays sous-développés ont été particulièrement spectaculaires. Ces progrès depuis la fin des hostilités ont dépassé, dans certains pays « pauvres », tous les records enregistrés auparavant dans les pays avancés.

Cette transformation est due au fait que les pouvoirs publics ont assumé un rôle beaucoup plus important dans la protection sociale et surtout sanitaire des citoyens. D'autre part, la coopération internationale s'est considérablement développée pour mobiliser les ressources nécessaires pour la lutte contre la maladie, les nations privilégiées ayant pris plus nettement conscience de la responsabilité internationale qui leur incombe. Enfin se sont perfectionnées les méthodes de prévention et de traitement de certaines maladies — en particulier les maladies infectieuses et les maladies de l'appareil respiratoire — qu'il est facile d'adapter aux conditions propres aux pays sous-développés.

Dans de nombreux pays, l'accroissement du nombre de médecins a dépassé l'augmentation de la population. C'est ainsi que le nombre d'habitants par médecin, est tombé dans un pays comme Ceylan, de 12.000 à 5.300 en sept ans, de 1946 à 1953, alors qu'il diminuait de 1.500 à 1.100 en France, entre 1938 et 1954. A Porto Rico il est passé en cinq ans (de 1050 à 1955) de 3.300 à 1.600. En Chine continentale, ce même nombre était encore de 8.500 en 1955, mais il s'élevait à 10.200 deux ans plus tôt, en 1953. En outre, les réseaux de centres sanitaires et d'institutions pour la protection sanitaire se sont multipliés dans la plupart des pays.

Le résultat a été une régression considérable des maladies infectieuses : la fièvre jaune a pratiquement disparu de la surface du globe. La variole, la peste et le choléra sont confinés dans un très petit nombre de régions, où le nombre de décès dus à ces maladies a été considérablement réduit. La fièvre récurente et le typhus, bien que subsistant encore sur tous les continents, diminuent rapidement d'importance. Enfin, si les deux tiers de l'humanité sont encore sous-alimentés, on n'enregistre plus de grandes famines meurtrières grâce au renforcement de la solidarité internationale.

ACCROISSEMENT DE LA DUREE DE LA VIE HUMAINE

Cette amélioration s'est traduite par une augmentation très sensible de la durée moyenne de la vie humaine, c'est-à-dire, de l'espérance de vie à la naissance.

Dans ce domaine, c'est l'U.R.S.S. qui fournit l'exemple le plus frappant de 1926 à 1958 — période pendant laquelle ce pays est passé de l'état sous-développé à l'état industrialisé, — l'espérance de vie à la naissance s'est accrue de 24 ans, passant de 44 à 68 ans.

Dans certains pays d'Asie, d'Amérique latine et d'Afrique, cette espérance de vie s'est accrue de 15 ou même de plus de 20 ans depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. C'est ainsi qu'au Mexique, elle est passée de 33 à 50 ans entre 1930 et 1950, à Ceylan, de 46 à 60 ans entre 1946 et 1954, au Japon de 48 ans à 67 ans entre 1936 et 1958.

Mais dans la plupart des pays d'Europe, ainsi qu'en Amérique du Nord, en Australie et en Nouvelle-Zélande, où les taux de mortalité étaient déjà faibles avant 1939,

(Suite en page 3.)

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

ESPOIR AIT CNT

HEBDOMADAIRE • ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C.N.T.F.A

Les Livres

Nous l'avons échappé belle l'an dernier

Il se peut que James Daniel et John G. Hubbell aient été victimes de leur instinte du sensationnel en rédigean leur reportage intitulé « Le coup de tonnerre de Cuba » (1). Ils écrivent tranquillement que « le peuple américain et ses alliés ne s'affolent pas sous la menace nucléaire des Russes », et ce, à la fin d'un bouquin où ils ont, sciemment, démontré exactement le contraire.

●

Certes, le but des deux as reporters du « Reader's Digest » n'est pas de faire une analyse objective d'une crise désormais célèbre, mais bien plutt d'en faire, à la seconde près (!), le film des péripéties. D'ailleurs, ils ne dissimulent aucunement leurs sympathies pour une certaine droite républicaine. Ils tiennent les oracles du Pentagone et de la C.I.A., de même que leur porte-parole, le sénateur Kenneth Bernard Keating, pour les détenteurs de l'orthodoxie la plus pure en matière de pensée et de stratégie internationale.

C'est assez dire qu'au hasard de ces pages écrites avec fougue et passion, l'administration démocrate, et en particulier, le président Kennedy, se voient décocher des flèches empoisonnées. Mais ces flèches n'atteignent guère le chef défunt de la Maison Blanche qui sort grandi de cette chasse aux sorcières qu'on lui fait subir. Là encore, les auteurs se jouent un mauvais tour.

Mises à part, cependant, ces futiles outrances, le livre est révélateur en ce sens qu'il nous fait voir à quel point il est vrai de dire que le monde a frôlé la catastrophe lors de la crise cubaine. Goliath était en pleine forme. Les auteurs font le décompte de tous les effectifs, jusqu'au dernier bidon de carburant...

C'est ainsi qu'on apprend que « plus de 2.000 missions photographiques se succédèrent au-dessus de Cuba » avant qu'on parvienne à établir la preuve certaine de la présence de missiles russes dans l'île. On apprend également qu'au moment de l'alerte, les U. S. A. avaient 389 missiles balistiques opérationels en Amérique et en Europe, tandis que l'U.R.S.S. n'en comptait que 125. Décalage normal, font observer les auteurs, attendu que « le sheriff a besoin de plus d'armes que le hors la loi ».

Pour conjurer le danger, les conseillers personnels du président Kennedy avaient soumis six projets — six « Voies » — allant des sanctions les plus diverses à la guerre ouverte. Il semble qu'on ait penché d'abord en faveur des « Voies » les plus draconiennes.

Autres chiffres, lors du discours télévisé du président, le 22 octobre, « près de 1.000 chasseurs d'assaut et de chasseurs bombardiers étaient posés en Floride » — tous ayant fait leur plein carburant... et d'ogives. Mais le président, obéissant sans doute à son penchant naturel, et surtout à son frère « Bob » — le « moraliste de l'Administration » — opta pour le blocus. Profondément déçu, un pilote du « Tactical Command » soupira : « Nous possédions une telle puissance de feu autour de Cuba que si on nous avait accordé une heure, nous aurions probablement supprimé l'île de la carte. »

Ce livre nous révèle beaucoup d'autres choses, par exemple, que lord Bertrand Russell est le « messie » d'une « clique », et que M. Diefenbaker s'est révelé un ami « dévevant ». Mais ce qui se dégage avec le plus de netteté, c'est le fait que M. Kennedy sut tenir tête victorieusement à une droite militariste, une droite à qui il eut un jour le courage de dire qu'elle jouait « au général ou à l'amiral qui veulent envoyer à la guerre les enfants des autres. »

JEAN PELLERIN

(1) Chez Robert Laffont, Paris 1963 (FOMAC).

FEUILLETON D'« ESPOIR » **Numéro 3**

COLLECTIVISATIONS

L'œuvre constructive de la Révolution Espagnole

(Recueil de Documents)

Editions C.N.T. - F.A.I., 1937.

La première phase de la collectivisation commença quand les travailleurs prirent à leur charge l'exploitation des entreprises. Dans chaque atelier, fabrique, bureau, magasin de vente, des délégués syndicaux furent nommés qui s'occupèrent de la direction. Souvent, ces nouveaux dirigeants n'avaient pas de préparation théorique et peu de connaissance en économie nationale. Cependant, ils avaient une connaissance pronfonde de leurs besoins personnels et des nécessités du moment. La question des salaires, des prix, de la produciton, de la relation de ces facteurs entre eux, ne fut jamais étudiée par eux d'une façon scientifique. Ils n'étaient ni marxistes, ni proudonniens. Mais ils connaissaient leur métier, le processus de production de leur industrie, savaient conseiller. Leur esprit d'initiative et d'invention suppléait au manque de préparation. Dans quelques fabriques de l'industrie textile, on confectionna des foulards en soie, rouge et noir, avec impression d'un texte antifasciste. Ces foulards furent mis en vente. « Comment avez-vous calculé le prix ? Comment avez-vous établi la marge de profit, demanda un journaliste étranger et marxiste ?

— Je ne connais rien en ce qui concerne la marge de profit, répondit l'ouvrier à qui l'on posait ces questions. Nous avons cherché dans les livres le prix de la matière première, calculé les dépenses courantes, ajouté un supplément en vue du fonds de réserve, additionné le montant des salaires, ajouté un supplément de 10 % pour le Comité des milices antifascistes et le prix fut établi. »

Les foulards furent vendus à un prix inférieur qu'ils ne l'auraient été sous le régime précédent. Les salaires avaient été augmentés et la marge de profit, notion sacrée en économie bourgeoise, était utilisée en faveur de la lutte contre le fascisme.

De cette façon s'effectua dans la plupart des entreprises la direction de la production par les ouvriers. Les patrons furent jetés sur le pavé pour autant qu'ils s'opposaient à la nouvelle gestion économique. Ils furent admis comme travailleurs s'ils acceptaient le nouvel état de choses. Ils furent, dans ce cas, occupés comme techniciens, directeurs commerciaux, ou même comme simples ouvriers. Ils touchaient un salaire correspondant à celui d'un ouvrier ou d'un technicien suivant leur profession.

Ce début et ces changements furent relativement assez simples. Les difficultés apparurent plus tard. Au bout d'un temps assez court, il n'y eut plus de matières premières à volonté. Les premiers jours après la Révolution, les matières premières furent réquisitionnées. Ensuite on dut les payer, c'est-à-dire les faire entrer en ligne de compte. De l'étranger n'arrivaient que fort peu de matières premières, il s'ensuivit une augmentation de prix des matières premières et des produits finis. Les salaires furent augmentés, mais cette augmentation ne fut pas générale. Dans quelques industries, elle fut considérable. Dans la première phase de la collectivisation, les salaires des ouvriers ou des employés étaient différents même dans le cadre de la même industrie.

La collectivisation se limita à l'abolition des privilèges de certains patrons ou consista seulement dans la suppression du bénéfice d'entreprise d'une société anonyme, ainsi les ouvriers de ces entreprises ou sociétés étaient devenus les bénéficiaires à la place des propriétaires précédents. Ce changement constitua une légitime amélioration sur la situation antérieure, car cette fois-ci les ouvriers récoltaient réellement les fruits de leur labeur.

Mais cette amélioration, ce statut économique n'était ni socialiste, ni communiste. Un capitaliste était remplacé par une sorte de capitalisme collectif. Là où il y avait un seul propriétaire de fabrique ou d'un café, il y eut ensuite un propriétaire collectif constitué par les ouvriers de la fabrique, le personnel du café. Le personnel d'un café bien fréquenté a un revenu plus grand que celui d'un établissement moins connu (1).

La collectivisation ne pouvait s'arrêter à cette phase. Cela fut constaté partout. Les syndicats décidèrent de s'occuper eux-mêmes du contrôle des entreprises. Les syndicats d'entreprise se transformèrent en entreprises industrielles. Le syndicat du bâtiment de Barcelone se chargea de l'exécution des travaux des différentes entreprises en bâtiment de la ville. Les salons de coiffure furent collectivisés. Dans chaque salon de coiffure, il y eut un délégué syndical. Chaque semaine, il apporta le produit de toutes les recettes au Comité Economique (Comité Económico) du syndicat. Les dépenses des salons de coiffure furent payées par le syndicat, de même que les salaires.

Les syndicats de travailleurs remplacèrent les syndicats patronaux. Dans le cadre d'une industrie, on introduisit une équité sociale. Cependant, certaines branches économiques marchèrent mieux que d'autres Il y eut des industries riches et pauvres, des salaires élevés et des salaires bas

Le processus de collectivisation ne pouvait pas, non plus, s'arrêter à cette phase

A la Fédération locale des syndicats de Barcelone (C.N.T.) on discuta la création d'un comité de liaison. Celui-ci doit s'étendre à tous les comités économiques des divers syndicats, l'argent doit être concentré dans une seule place, une caisse d'égalisation doit veiller à une répartition légitime des fonds. Dans certaines industries, existaient depuis le début ce comité de liaison et cette caisse d'égalisation. La Compagnie des autobus de Barcelone, entreprise rentable, administrée par les ouvriers, a des excédents de recettes. Une partie de ces excédents est versée à un fonds de réserve pour l'achat de matériel à l'étranger. Une autre partie est destinée à soutenir la Compagnie des tramways dont le rendement financier est inférieur à celui de la Compagnie des autobus. Une entreprise qui n'est pas du tout rentable est le téléférique qui conduit de la colline de Montjuich au port de Barcelone. Pour des raisons économiques son exploitation va être suspendue pendant l'hiver.

(1) En Russie, la collectivisation s'est, en partie, arrêtée à ce degré. Dans son livre, intitulé, « Retour de l'U.R.S.S. », André Gide fait la description suivante : « Nous visitons aux environs de Soukhoum un kolkhose modèle. Il est vieux de six ans. Après avoir péniblement végété les premiers temps, c'est aujourd'hui l'un des plus prospères. On l'appelle « le millionnaire ». Tout y respire la félicité. Ce kolkhose s'étend sur un très vaste espace. Le climat aidant, la végétation y est luxuriante. Chaque habitation, construite en bois, montée sur échasses qui l'écartent du sol, est pittoresque, charmante; un assez grand jardin l'entoure, empli d'arbres fruitiers, de légumes, de fleurs. Ce kolkhose a pu réaliser, l'an dernier, des bénéfices extraordinaires, lesquels ont permis d'importantes réserves; ils ont permis d'élever à 16 roubles 50 le taux de la journée de travail. Comment ce chiffre est-il fixé ? Exactement par le même calcul qui, si le kolkhose étant une entreprise agricole capitaliste, dictait le montant des dividendes à distribuer aux actionnaires. Car ceci reste acquis : il n'y a plus en U.R.S.S. l'exploitation d'un grand nombre pour le profit de quelques-uns. C'est énorme. Ici nous n'avons plus d'actionnaires; ce sont les ouvriers eux-mêmes (ceux du kolkhose il va sans dire) qui se partagent les bénéfices, sans aucune redevance à l'Etat. Cela serait parfait s'il n'y avait pas d'autres kolkhoses, pauvres ceux-là,et qui ne parviennent pas à joindre les deux bouts. Car, si j'ai bien compris, chaque kolkhose a son autonomie, et il n'est point question d'entr'aide. »

La collectivisation en Russie semble donc en être à un stade primitif. On n'en est pas arrivé à la socialisation.

(A SUIVRE.)